



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

01 245.67

MOLIÈRE COLLECTION



Harvard College Library

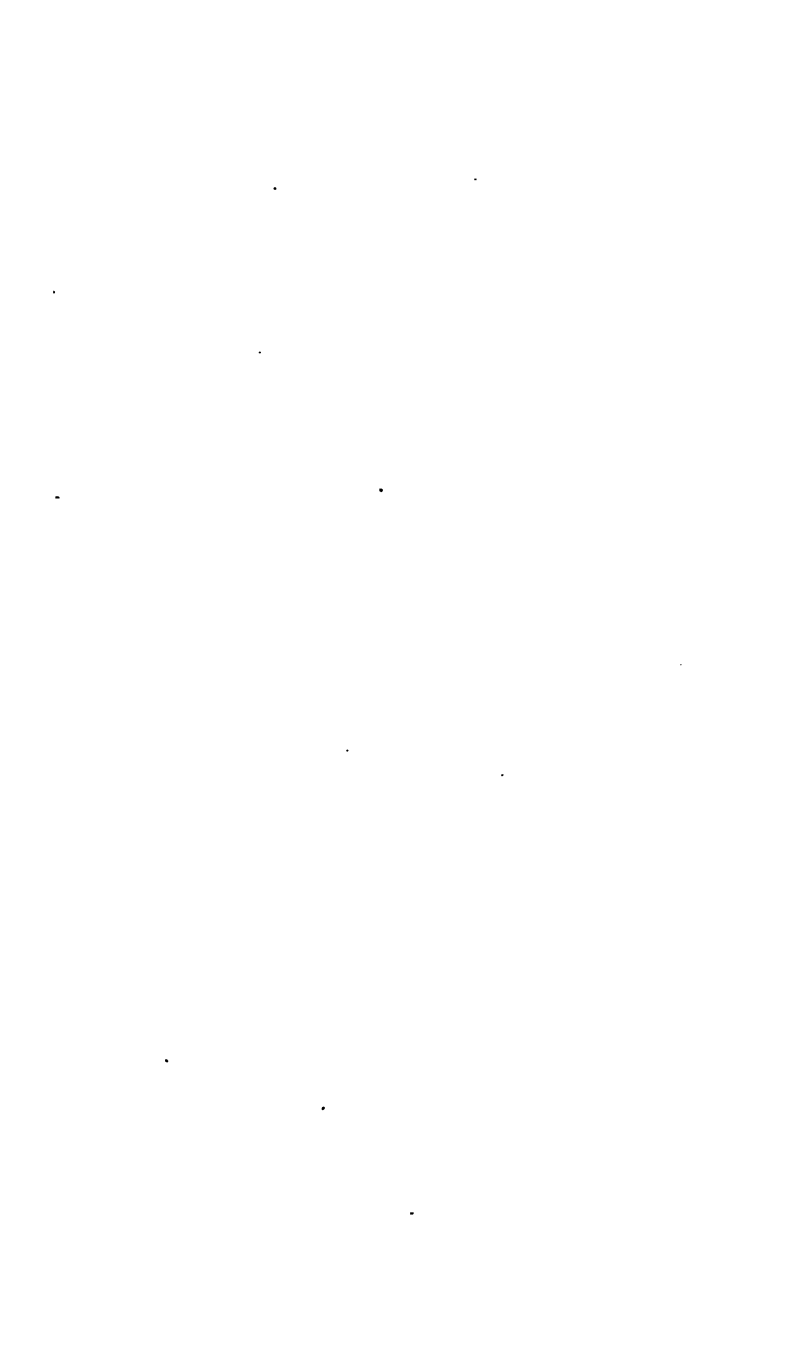
FROM THE LIBRARY OF  
FERDINAND BÔCHER, A.M.

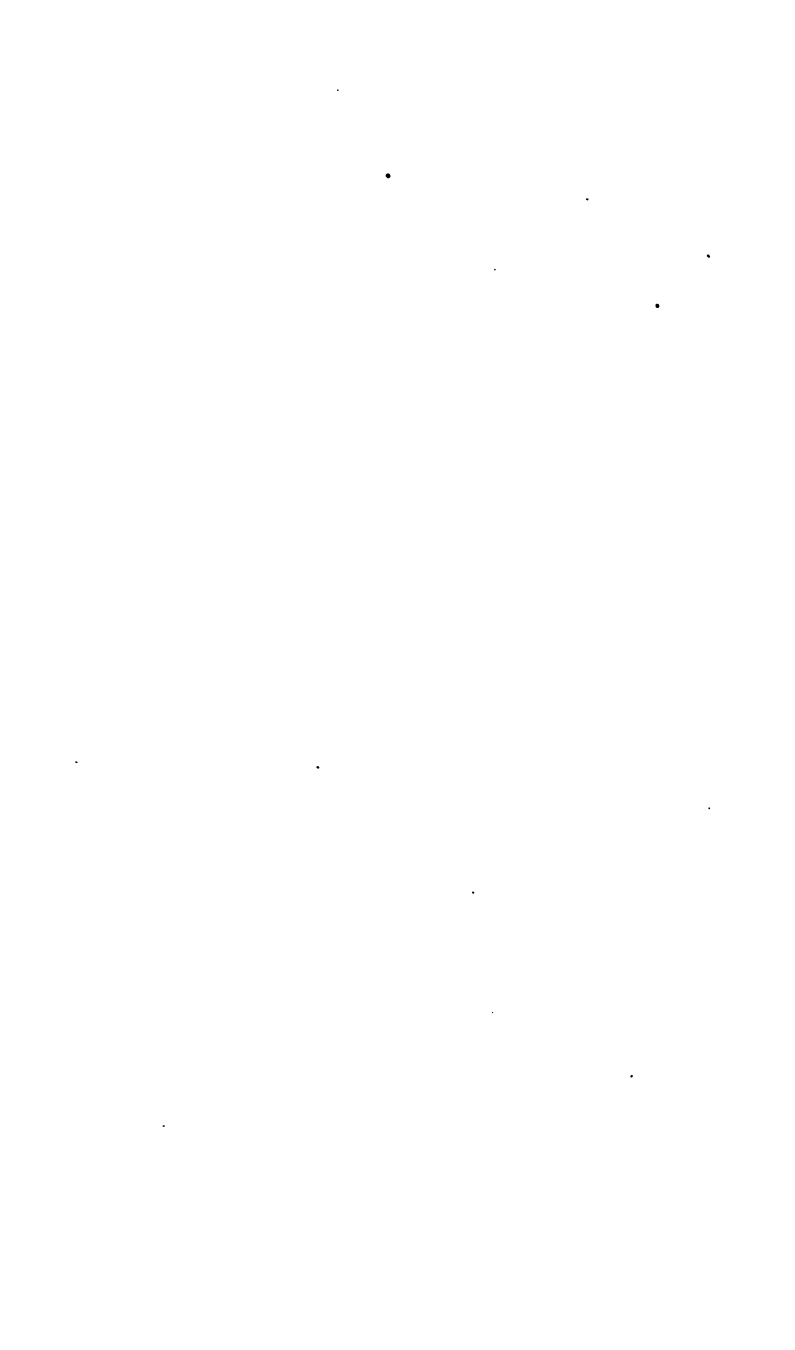
INSTRUCTOR IN FRENCH, 1861-1865  
PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES, 1870-1882

GIFT OF  
JAMES HAZEN HYDE  
OF NEW YORK  
(Class of 1898)

---

Received April 17, 1903







.

.

.

---

*LES PIÈCES DE MOLIÈRE*

---

# LE MISANTHROPE



## **TIRAGE A PETIT NOMBRE**

**Il a été tiré en outre :**

**20 exemplaires sur papier du Japon, avec triple  
épreuve de la gravure (n<sup>os</sup> 1 à 20).**

**25 exemplaires sur papier de Chine fort, avec double  
épreuve de la gravure (n<sup>os</sup> 21 à 45).**

**25 exemplaires sur papier Whatman, avec double  
épreuve de la gravure (n<sup>os</sup> 46 à 70).**

---

**70 exemplaires, numérotés.**





LE FANTÔME  
[Victor Hugo]





o

MOLIERE

---

# LE MISANTHROPE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES

PAR

GEORGES MONVAL

*Dessin de L. Leloir*

GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR CHAMPOLLION



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION SUCCESEUR

Rue Racine, 26, près de l'Odéon

---

M DCCC XCII

msol 245.67



Harvard College Library  
From the Library of  
Ferdinand Bocher  
Gift of James H. Hyde  
7 21 11 46 1890



# NOTICE

## SUR

### LE MISANTHROPE

---

#### I

**V**OICI le grand chef-d'œuvre de Molière, la plus originale et la plus personnelle de ses conceptions, celle de ses pièces qui a classé le premier poète comique de tous les pays et de tous les temps parmi les penseurs et les philosophes, éducateurs de l'humanité.

Où et quand, avant *Alceste*, le théâtre avait-il parlé le langage d'une raison plus mâle et plus haute?

Pour cette étonnante entreprise, il fallait plus que le don inné d'observation sagace et d'analyse pénétrante : une absolue sincérité, une ingénuité, une abnégation peut-être unique chez un auteur ont per-

Le Misanthrope.



*mis à Molière, descendant jusqu'au fond de son propre cœur, de s'interroger sans ménagements, et, n'épargnant pas plus ses ridicules que ceux d'autrui, de surprendre le point précis où la passion devient comique, — faculté spéciale de dédoublement par laquelle l'homme de génie, à la fois acteur et public, s'observe en moraliste et rit sans indulgence de sa propre faiblesse.*

LE MISANTHROPE est le cri d'une âme tourmentée du mieux, la confession d'un homme foncièrement vertueux et singulièrement sincère, qui a soif de justice et de perfection.

Il fallait un grand courage à celui qui mettait au-dessus de toutes les règles « celle de plaire » pour présenter au public, avec espoir de le gagner, non seulement le miroir fidèle de ses travers, de ses vices, de ses préjugés, des mille petites lâchetés de la vie courante, mais un blâme indigné, avec commentaire aggravant.

Molière eut cette audace, et si le succès ne fut pas tout d'abord à la hauteur de son œuvre, c'est que le grand art est trop au-dessus de la foule, et que le temps seul peut imposer au public inconstant ce qui ne passe pas.

Attaquant, cette fois, surtout les courtisans qu'il avait occasion d'étudier à toute heure, peut-être Molière a-t-il volontairement choisi l'époque où la Cour, en deuil de la Reine-mère, fuyait Paris pour les fu-

taies de Fontainebleau. Fut-ce une tactique de l'auteur pour ne pas soumettre d'abord son œuvre au jugement de ceux mêmes qu'il prétendait censurer? La question peut se poser, car *LE MISANTHROPE* est la seule des grandes comédies de Molière qui ait été représentée dans cette saison.

Au mois de juin... bon Dieu! dans le fort de l'été!

La première représentation fut donnée en effet le vendredi 4 juin 1666, sur le théâtre du Palais-Royal, que la troupe de Molière, récemment décorée du titre de « Troupe du Roi », occupait depuis six ans.

En voici la distribution originale :

Alceste. . . . .	MOLIÈRE.
Philinte . . . . .	LA THORILLIÈRE.
Oronte . . . . .	DU CROISY.
Acaste <sup>1</sup> . . . . .	LA GRANGE.
Clitandre <sup>2</sup> . . . . .	HUBERT.
Du Bois. . . . .	LOUIS BÉJART.
Un garde . . . . .	DE BRIE.
Basque . . . . .	Un gagiste (CHAS- TEAUNEUF OU PREVOST).
Célimène. . . . .	M <sup>lles</sup> MOLIÈRE.
Éliante. . . . .	DE BRIE.
Arsinoé. . . . .	DU PARC.

La recette fut de 1,447 livres 10 sols, supérieure de 153 livres 10 sols à celle de la première d'ALEXANDRE,

---

1-2. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ces rôles de marquis furent quelquefois joués par des femmes, Mimi Dancourt, entre autres.

qui avait été donnée en plein hiver, le 4 décembre précédent.

LE FESTIN DE PIERRE avait fait 1,830 livres, mais un dimanche, et un dimanche de carnaval ! La première de L'ÉCOLE DES FEMMES avait produit 1,518 livres, mais le lendemain de Noël.

C'était donc une très belle recette pour la saison, et elle monta le surlendemain, dimanche, à 1,617 livres 10 sols.

Aussitôt Ménage et Cotin d'aller sonner le tocsin à l'hôtel de Rambouillet et de dénoncer Molière au duc de Montausier, accusant le comédien d'avoir voulu faire rire le parterre aux dépens de sa vertu. Les deux compères coloraient de ce beau prétexte leur animosité personnelle, furieux du succès remporté par l'ami de leur ennemi Despréaux. Car ce fut, — quoi qu'on en ait dit, — un très grand succès, et LE MISANTHROPE fut reconnu, dès son apparition, pour un chef-d'œuvre « inimitable ». C'est l'expression même de Subligny, qui écrivait, deux jours plus tard, dans la MUSE DAUPHINE :

Après son *Misanthrope*, il ne faut plus voir rien.

Le gazetier Robinet, qui n'assista qu'à la seconde, fait chorus avec son confrère :

*Le Misanthrope* enfin se joue.  
Je le vis dimanche, et j'avoue  
Que de Molière, son auteur,  
N'a rien fait de cette hauteur.

*La Lettre écrite par un rival, Donneau de Vizé, l'auteur de LA MÈRE COQUETTE, atteste le succès obtenu par Alceste auprès des esprits éclairés, qu'il faisait « rire dans l'âme ».*

*D'ailleurs, le REGISTRE de La Grange nous a conservé les chiffres des recettes :*

*LE MISANTHROPE fut représenté seul 21 fois de suite jusqu'au 1<sup>er</sup> août, devant une moyenne de 634 livres 12 sols.*

*Après une interruption d'un mois, il fut repris avec LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, alors dans sa nouveauté, et dont la première représentation (6 août) n'avait donné que 632 livres. La recette fut, ce jour-là (3 septembre), de 973 livres 10 sols, et LE MISANTHROPE ne fut plus joué que treize fois en 1666, la troupe étant partie, le 1<sup>er</sup> décembre, pour deux mois et demi à Saint-Germain-en-Laye.*

*La dernière représentation à Paris (21 novembre) fit encore 579 livres. Ces 34 représentations en cinq mois donnèrent un total de 19,531 livres 10 sols; soit une moyenne de 574 livres 10 sols.*

*Molière joua peu LE MISANTHROPE jusqu'à sa mort :*

*4 fois en 1667, 2 en 1668, 6 en 1669, 7 en 1670, 4 en 1671 et 4 en 1672, en tout 61 fois.*

*De 1673 à 1715, LE MISANTHROPE eut 249 représentations, non compris celles de l'Hôtel de Bourgogne (1673 à 1680), dont les registres sont perdus.*

*De 1715 à 1774, 263 représentations.*

*De 1774 à 1851, 330 —*

*De 1851 à 1870, 171 —*

*De 1871 à 1892, 142 —*

*La Comédie-Française seule a donc représenté 1,216 fois le chef-d'œuvre de son immortel fondateur.*

*La préface de l'édition de 1682, énumérant les chefs-d'œuvre de Molière, nomme LE MISANTHROPE le premier, devançant, avec Boileau, le jugement de la postérité.*

*Voltaire dit que « l'Europe regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique ».*

*D'Alembert l'appelle « ce chef-d'œuvre de notre théâtre comique, supérieur de quelques années à son siècle ».*

*J.-J. Rousseau : « celle des pièces de Molière qu'on reconnaît unanimement pour son chef-d'œuvre ».*

*Gœthe le relisait sans cesse, comme une des pièces du monde qui lui étaient le plus chères.*

*Le critique Geoffroy l'appelle « la première comédie du monde ».*

*De nos jours, un maître esthéticien, M. Ch. Lévêque, a écrit, dans LA SCIENCE DU BEAU, que LE MISANTHROPE est « le suprême effort et le triomphe du génie de Molière, et peut-être du génie de la comédie ».*

---

## II

On a longuement disserté sur LE MISANTHROPE, et de trop nombreux commentaires semblent avoir obscurci quelque peu la pensée de Molière. Tâchons de dissiper ces nuages en précisant l'état d'âme de l'auteur pendant la période de gestation de son œuvre.

On peut trouver les germes du MISANTHROPE : dans Dom Garcie de Navarre, dont les emportements jaloux ont passé dans la bouche d'Alceste ; dans le Sganarelle de L'ÉCOLE DES MARIS, dans Arnolphe, et surtout dans l'Éraste des FACHEUX, vrai portrait de Molière lui-même, harcelé par les importuns de tout rang, quémandeurs éhontés, conseillers téméraires, protecteurs impertinents, critiques sans mandat, auteurs incompris, comédiens sans emploi, qui le traquent et le poursuivent sans repos ni trêve, comme les matassins le pauvre Pourceaugnac.

On pourrait trouver encore dans les premières pièces de Molière d'autres personnages dont l'humeur nous prépare à celle d'Alceste : telle Mme Pernelle, qui ne mâche pas ce qu'elle a sur le cœur, et censure vertement les usages du monde en rabrouant l'entourage de sa bru. Molière crayonnait avant de peindre. Il n'avait pas encore assez souffert de la vie pour ramasser en une seule figure toutes les rancœurs

*d'une âme blessée, tombée de son idéal. Jeunesse et santé l'avaient jusque-là gardé de la désillusion.*

*Mais la guerre de L'ÉCOLE DES FEMMES lui avait montré jusqu'où peuvent aller l'envie, la haine et la calomnie. Les Montfleury font les Alceste. Bientôt étaient venus la première interdiction du TARTUFFE et le libelle du curé de Saint-Barthélemy; puis, coup sur coup, l'infidélité, — ou tout au moins le manège, alarmant pour un mari, — de la coquette Armande, la suspension et les critiques du FESTIN DE PIERRE, quelque procès injustement perdu peut-être, ce « livre abominable » que la cabale lui imputa faussement, la soudaine trahison de l'ingrat Racine, la mort d'un premier-né (blessure inguérissable!), enfin, la maladie qui le mit presque aux portes du tombeau : voilà dans quel état d'esprit et de corps Molière, âgé de quarante-quatre ans, mit la dernière main à son œuvre de colère et d'indignation.*

*Cette âme en deuil, aigrie, ulcérée, ne pouvait distiller qu'amertume et que désillusion. Le temps était venu de décharger son cœur et de flageller le siècle de sa verve enflammée :*

*Ah! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire !  
Le bouffon a brandi le fouet de la satire.*

*Il n'est donc guère possible de séparer Alceste de Molière, qui, bon, tendre, humain, généreux, était par tempérament le plus emporté des hommes et*

« bilieux comme tous les diables ». Le plus futile accident l'exaspérait, et l'histoire de la fenêtre ouverte ou fermée, les anecdotes des livres et papiers dérangés, du manuscrit de Lucrèce, des bas mis à l'envers par le laquais Provençal, montrent que Molière était d'une humeur irascible, d'un naturel violent, et que, comme un grand nombre des personnages de son théâtre, il devait tempêter et jurer pour le moindre sujet. L'excès de travail auquel il s'était condamné n'était pas pour calmer ses nerfs et le guérir de la mélancolie, ce mal de tous les artistes, des chercheurs, et plus encore des observateurs.

Comme les grands peintres (ses ennemis mêmes l'appelaient le Peintre) qui, sans y tâcher, sans peut-être en avoir conscience, se peignent dans les portraits qu'ils font, Molière a mis beaucoup de lui-même dans son MISANTHROPE<sup>1</sup>, et c'est surtout au sujet de cette pièce que ses premiers biographes ont pu remarquer qu'il représentait sur la scène des personnes et des affaires de sa famille<sup>2</sup>.

Je consens qu'il ait pris tel trait à M. de Montausier, tel autre à Despréaux, son fidèle second dans ce long et implacable duel avec le mensonge et la sottise; qu'il se soit souvenu d'une boutade de

---

1. « Pensez-vous qu'un misanthrope comme moi, lui fait dire Grimarest dès 1654, soit propre auprès d'un grand ? »

2. Préface de l'édition de 1682, f. 5, v°.



*Malherbe, d'une lettre de Balzac et du portrait de Mégabate, dans LE GRAND CYRUS. Comme son ami Mignard, il se sert de différents modèles ;*

Il forme de plusieurs une beauté parfaite  
Et corrige par l'art la nature qu'il traite <sup>1</sup>.

*Il rassemble sur le même individu et en un seul type les traits, épars dans la réalité, d'un même caractère. Mais il serait puéril de chercher des « clefs » dans LE MISANTHROPE, et, d'ailleurs, dans le théâtre de Molière, qui s'est toujours défendu d'avoir fait des portraits. Il eût pu dire, avec son contemporain Sorel, en toute sincérité :*

*« Que si l'on trouve (dans mon œuvre) une aventure qui puisse être attribuée à quelque homme vivant, c'est comme aux portraits que les peintres ont faits à plaisir, lesquels ne peuvent être si extraordinaires qu'ils ne ressemblent par quelque trait à quelque homme qui se peut rencontrer sur la terre <sup>2</sup>. »*

*Ne nous arrêtons donc pas aux noms qu'on a cités comme les originaux de Célimène, d'Acaste, d'Oronte, de Clitandre, de Philinte, d'Éliante et d'Arsinée ; nous emploierons plus utilement notre encre à présenter quelques observations sur le personnage d'Alceste.*

1. *La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce, vers 111-112.*

2. *Advertissement aux lecteurs de Polyandre (1648).*

## III

LE MISANTHROPE est, sans contredit, de toutes les pièces de Molière, celle qui exige l'interprétation la plus irréprochable. Au TARTUFFE, qui est presque un drame, des comédiens de talent moyen suffisent si l'ensemble est satisfaisant : l'intérêt des situations, une fable attachante en dehors de la portée même de l'œuvre, de nombreux coups de théâtre, soutiennent la pièce jusqu'au bout. Ici, l'intérêt réside dans le développement et l'évolution du caractère principal, auquel les autres ne servent que de contrastes ; l'action est dans l'état d'âme du protagoniste, et si je ne vois pas cette âme se manifester au dehors, la pièce n'existe plus, et Voltaire alors a raison de dire qu'il vaut mieux la lire que la voir<sup>1</sup>.

Alceste est donc l'un des rôles les plus difficiles, le plus difficile peut-être de tout le répertoire de Molière, qui le créa lui-même d'original. Nous n'avons malheureusement pas de renseignements sur la manière dont il le jouait. La longue LETTRE de Vizé ne donne pas de détails d'interprétation, et l'on ne saurait trop regretter que Boileau, ou, d'après lui, Brossette, n'ait pas cru devoir transmettre à la postérité quelques souvenirs précis et utilisables.

---

1. Sommaires des pièces de Molière, 1739.

*Il est permis de présumer, toutefois, que Molière soulignait par quelques gestes et attitudes les côtés plaisants et parfois bouffons du personnage.*

*LE MISANTHROPE fut la première pièce représentée par la troupe du Roi après la mort de Molière, et, dès ce jour, le rôle d'Alceste sortit de l'emploi comique en passant aux mains de Baron, alors âgé de vingt ans, formé, dès l'enfance, aux rôles amoureux et héroïques. Il était cependant l'élève de Molière et tenait de première main toutes les traditions du créateur; mais son âge, la nature de son emploi, la pratique de la tragédie, le portèrent fatalement à pousser le rôle au sérieux et au passionné. Aussi dit-on qu'il faisait pleurer en disant la CHANSON DU ROY HENRY.*

*Peut-être même ses habitudes d'élégance, le luxe de sa garde-robe d'amoureux, lui firent modifier le costume primitif, qui devait avoir une importance particulière dans la composition du personnage. — L'inventaire dressé après la mort de Molière décrit sommairement, pour LE MISANTHROPE, « le haut-de-chausses et le justaucorps de brocart rayé or et soie gris, doublé de tabis, garni de ruban vert; la veste de brocart d'or, les bas de soie et jarrettières »; mais la gravure qui accompagne l'édition originale du chef-d'œuvre, exécutée au lendemain de la première représentation et qui figure la scène première, nous présente un Alceste habillé plus simplement,*

surtout si l'on compare son costume à celui de Philinte : celui-ci porte un chapeau à larges bords, orné de deux gros bouquets de plumes, le baudrier brodé et l'épée, un rabat et des manchettes de dentelles, des rubans aux manches, au haut-de-chausses et aux souliers. Le chapeau d'Alceste est petit et totalement dénué de plumes ; son linge, uni ; peu de rubans, pas de broderies, pas d'épée ; sans apprêt dans sa mise et dans son maintien.

Je ne puis dire qu'en près de trente ans j'aie vu aucun Alceste vraiment costumé selon son caractère. Sauf les couleurs plus sombres, il est presque aussi élégant que les marquis dont il se moque.

Un misanthrope ne s'habille pas comme tout le monde ; il ne cherche pas à plaire, loin de là : être désapprouvé des gens qu'il n'estime pas lui paraît un suprême éloge, il serait bien fâché d'être sage à leurs yeux ! Il ne veut s'asservir à aucune mode. Se vêtir, se coiffer comme les gens du bel air, n'est-ce pas avouer qu'on se conforme volontiers non seulement aux usages, mais aux préjugés, aux contradictions même de son temps ? qu'on est, en tout, semblable au voisin ? Est-ce que je pense comme vous, est-ce que je parle votre langue et m'amuse de vos plaisirs ? Pourquoi voulez-vous donc que je m'habille à votre mode moutonnière plutôt qu'à ma convenance et commodité ?

Or, le misanthrope proteste, au fond de son cœur,

contre les usages établis. C'est un révolté. Il n'est pas fâché de le faire savoir par quelque marque extérieure. Il veut qu'on le distingue et n'entend pas porter « les sottises qu'on porte ». Les rubans verts sont démodés, ils sentent leur vieux temps : il portera des rubans verts. Alceste raille la perruque blonde de Clitandre : il aura donc une perruque foncée, et je serais même étonné qu'il ne lui préférât pas des cheveux « de son cru ». Son chapeau sera « désarmé de plumes », son habit « souffrira une indigence » de broderies et de rubans, et ses rabats ne seront point « de la bonne faiseuse ». En un mot, l'austérité de son costume sera en harmonie avec son humeur.

Après Baron, qui transporta LE MISANTHROPE à l'Hôtel de Bourgogne, le rôle d'Alceste fut successivement tenu par La Grange, Dancourt (qui paraît l'avoir joué en grand « raisonneur »), les deux Quinault, Grandval, Bellecour, Molé, La Rive, Baptiste aîné, Fleury, Damas, Lafon, Perrier, Firmin, GEFROY, Bressant, Lafontaine, Maubant, Delaunay, Worms. — Je ne vois pas qu'il ait passé à l'emploi des « manteaux », comme l'affirmait Cailhava.

Les grandes Célimènes, en deux siècles, ont été Armande Béjart, M<sup>lles</sup> Dancourt, Clavel, Adrienne Le Couvreur, Gaussin, Grandval, M<sup>me</sup> Prévile, M<sup>lles</sup> Mézeray, Contat, Leverd, Mars, Plessy, Brohan et Croizette. — Rachel s'y essaya sans succès.

## IV

*N'a-t-on pas été jusqu'à dire que Molière a voulu dans Alceste ridiculiser la vertu, et que ses secrètes préférences étaient pour Philinte, « l'honnête homme, le sage » de la pièce ?*

*Mais a-t-on réfléchi que le conciliant Philinte, cet homme doux, caressant, civil, accommodant par mollesse, tolérant par indifférence ou calcul, affable par prudence et tempérament, si sociable, en un mot, n'est au total qu'un cœur froid, un fade complaisant, un sceptique, un flatteur et un courtisan ? Il sait, et il avoue philosophiquement, que le monde est méchant, cupide, intéressé, faux et méprisable ; il ne se fait pas plus d'illusions sur la fourberie, l'injustice et la lâcheté des hommes, que sur la malignité des singes et la férocité des loups ; mais aimant avant tout la paix et le repos, il « fléchit au temps », comme il dit, et fait profession d'applaudir publiquement à ce qu'il condamne tout bas : c'est donc un égoïste et un hypocrite, et l'on sait que de tous les vices c'est l'égoïsme et l'hypocrisie sous leurs formes multiples que Molière a combattus avec le plus de persévérance et d'acharnement.*

*Quant à Alceste, qu'on a traité naguère, en pleine Académie, « d'être insupportable », c'est une âme de feu : il est la droiture, la sincérité, l'hon-*

neur mêmes; son caractère est des plus élevés : la sage Éliante le qualifie de noble et d'héroïque. Ce n'est pas cet excès de fière franchise que l'on peut blâmer en lui, mais l'expression seule, qui prête à rire. Tout honnête homme doit aimer Alceste : il est bien le héros de la pièce dans la pensée de l'auteur.

Rousseau ne s'y est pas trompé; il a bien reconnu en Alceste l'honnête homme; mais, comme lui-même était misanthrope, il a eu la faiblesse de reprocher à Molière d'avoir voulu ridiculiser la vertu, n'admettant pas, — ce qui fait peu d'honneur à ses facultés d'observation, — que l'expression d'une idée grave pût prêter à rire.

L'amour est noble en soi, certes; c'est une des joies les plus enviables et les plus élevées. Mais il n'en va pas ainsi de son expression : est-il, parfois, rien de plus ridicule qu'un amoureux aux yeux de qui ne l'est pas?

Un artiste perdu dans son rêve, un savant qui oublie le monde à la poursuite de la vérité, ne passent-ils pas pour insensés auprès des oisifs et des impuissants?

De même, un misanthrope ne peut que faire rire un public d'optimistes et de satisfaits, qui seraient bien ingrats de ne pas trouver bonne la vie qui les a comblés en raison inverse de leurs mérites.

Stendhal a dit : « Tout ridicule n'est-il pas une vérité morale méconnue par le personnage qui fait rire et reconnue par celui qui rit? »

*Je retourne la question, et je pose cet axiome, dont Alceste démontrera la justesse :*

*« Le ridicule est une vérité morale exprimée par un personnage et méconnue par ceux qui en rient. »  
C'est par là que triomphent les majorités<sup>1</sup>.*

*Le rire est donc relatif, comme il est réciproque. La moitié du monde passe son temps à rire de l'autre moitié. Car, — Molière l'a dit ailleurs, —*

*Qui rit d'autrui*  
*Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.*

*Est-ce qu'on ne voit pas tous les jours le faquin rire de l'homme d'esprit, l'ambitieux du modeste, le lourdaud du penseur? Le chauve rit du chevelu, le gras du maigre, la mode du jour de celle de la veille, et toujours, comme le dit le bon sens populaire, « la pelle se moque du fourgon ».*

*Qui rit d'Alceste sur le théâtre? Une coquette médisante, un bel esprit, deux fats et un flatteur. Qui rit d'Alceste dans la salle? Ceux que Molière condamne et flétrit par la bouche d'Alceste. Il est clair qu'ils ne peuvent l'approuver, le comprendre et l'applaudir, pas plus qu'Alceste ne saurait « hurler avec les loups ». Si Alceste n'est pas sociable, c'est la faute de la société.*

---

1. Ce n'est pas Alceste qui dirait, comme Ariste, qu'  
... il vaut mieux souffrir être au nombre des fous  
Que du sage parti se voir seul contre tous.



## V

Soyez donc assurés que, dans la pensée de Molière, le vrai titre de la pièce était L'HONNÊTE HOMME (c'est ainsi que, plus tard, M. de Montausier définissait Alceste). Mais Molière, philosophe, comprit bien que le public, et surtout la Cour, n'accepteraient pas les humiliantes censures d'un sage, impeccable comme la vertu, modéré comme la raison.

Il fit donc aux préjugés du public le sacrifice d'intituler sa pièce LE MISANTHROPE<sup>1</sup> : c'était annoncer un homme bizarre, un esprit malade, un extravagant, un original, un « ridicule », comme on disait alors, — un hypocondre dont les critiques seraient sans portée et tout au plus dignes d'être écoutées.

Molière, homme de théâtre, sentait d'autre part le besoin d'opposer au flegmatique Philinte, représentant de la morale mondaine et des usages reçus, un passionné, un violent, un bilieux, parfois hors de la mesure et de la raison dans l'expression de senti-

---

1. Molière avait d'abord ajouté ce sous-titre : *l'Atrabilaire amoureux* ; mais c'était diminuer le personnage que de le faire misanthrope par amour. C'était bien assez calomnier son héros que de l'appeler misanthrope, puisque, au fond, Alceste ne hait les hommes que par amour de l'humanité.

ments justes et élevés : Molière obéissait ainsi à la loi du contraste et de l'impartialité, qu'il avait déjà reconnue en plaçant Ariste en face de Sganarelle, Chrysale à côté d'Arnolphe.

Grâce à cette double concession, il donna la vie et la chaleur à une discussion qui serait restée froide et dogmatique, et put faire passer les grandes vérités qu'il avait à dire, lui petit officier de la Maison du Roi, à tel premier gentilhomme de la Chambre, lui roturier, de mince bourgeoisie, aux plus grands noms de la noblesse de France ; tel, autrefois, le fou de cour, dont on souffrait les hardiesses, parce qu'il les disait en riant et en faisant rire. C'est surtout dans ce sens que le « castigat ridendo » est la vraie devise du théâtre de Molière. Pouvait-il faire parler à Alceste le langage constamment noble, sérieux, sage et mesuré d'un Cléante ? On ne tolérera les sorties du misanthrope que si le personnage prête à rire. Molière a donc voulu qu'Alceste fût plaisant, ridicule même par certains points, et, pour qu'il n'y eût pas de doute dans l'esprit du spectateur, habitué à l'applaudir dans les rôles comiques, il le joua lui-même, Sganarelle de la veille et du lendemain. Il n'a pas entendu par là avilir la vertu, — comme le lui reprochait Rousseau, — mais seulement lui permettre de se faire entendre.

Est-il besoin, après cela, de rechercher, comme on l'a fait, quel est, au résumé, d'Alceste ou de Phi-

linte, celui qui a droit à notre sympathie, à notre admiration, et si Molière a voulu nous donner ici une leçon de modération et de tolérance sociale ?

Son but, plus haut assurément, — car son génie, soucieux de la perfection en tout, fut préoccupé sans cesse des problèmes de la vie, — son but a été, comme toujours, de dire la vérité et de rapprocher l'homme de la nature. Il a jeté, au milieu d'un monde artificiel, faux, flatteur, inconséquent, un homme simple, droit, sincère et logique, un théoricien de la vertu mettant strictement en pratique ses maximes austères, fidèle à sa devise :

Fais ce que dis,  
Dis ce que penses,

se heurtant aux usages, aux conventions, aux grimaces, aux compromissions, à toutes les formes du mensonge, et sortant écauré d'une société dont il ne veut être ni dupe, ni complice.

Tous les lieux communs que débite Philinte ne feront pas qu'Alceste n'ait raison seul contre tous.

Il n'est pas à blâmer, pas même à plaindre : il est au-dessus de son entourage, et ce qui prouve que telle était sur lui la secrète pensée de Molière, c'est qu'il ne lui fait pas épouser Célimène : en l'unissant à cette coquette, il prenait parti contre lui ; il lui donne le désert, il lui fait grâce !

GEORGES MONVAL.

# LE MISANTHROPE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN VERS





## LE LIBRAIRE AU LECTEUR

---

**L**E MISANTHROPE, dès sa première représentation, ayant reçu au théâtre l'approbation que le lecteur ne lui pourra refuser, et la cour étant à Fontainebleau lorsqu'il parut, j'ai cru que je ne pouvois rien faire de plus agréable pour le public que de lui faire part de cette lettre, qui fut écrite, un jour après, à une personne de qualité sur le sujet de cette comédie. Celui qui l'écrivit étant un homme dont le mérite et l'esprit est fort connu, sa lettre fut vue de la meilleure partie de la cour, et trouvée si juste parmi tout ce qu'il y a de gens les plus éclairés en ces matières que je me suis persuadé qu'après leur avoir plu, le lecteur me seroit obligé du soin que j'avois pris d'en chercher une copie pour la lui donner, et qu'il lui rendra la justice que tant de personnes de la plus haute naissance lui ont accordée.







# LETTRE

## ÉCRITE SUR LA COMÉDIE

### DU *MISANTHROPE*

---

MONSIEUR,

**V**ous devriez être satisfait de ce que je vous ai dit de la dernière comédie de monsieur de Molière, que vous avez vue aussi bien que moi, sans m'obliger à vous écrire mes sentiments. Je ne puis m'empêcher de faire ce que vous souhaitez; mais souvenez-vous de la sincère amitié que vous m'avez promise, et n'allez pas exposer, à Fontainebleau, au jugement des courtisans, des remarques que je n'ai faites que pour vous obéir. Songez à ménager ma réputation, et pensez que les gens de la cour, de qui le goût est si raffiné, n'auront pas pour moi la même indulgence que vous.

Il est à propos, avant que de parler à fond de cette comédie, de voir quel a été le but de l'auteur, et je crois qu'il mérite des louanges s'il est venu à bout de ce qu'il s'est proposé; et c'est la première chose qu'il faut examiner. Je pourrois vous dire en deux mots, si je voulois m'exempter de faire un grand discours, qu'il a plu, et que,



son intention étant de plaire, les critiques ne peuvent pas dire qu'il ait mal fait, puisque en faisant mieux (si toutefois il est possible) son dessein n'auroit peut-être pas si bien réussi.

Examinons donc les endroits par où il a plu, et voyons quelle a été la fin de son ouvrage. Il n'a point voulu faire une comédie pleine d'incidents, mais une pièce seulement où il pût parler contre les mœurs du siècle. C'est ce qui lui a fait prendre pour son héros un misanthrope; et, comme misanthrope veut dire ennemi des hommes, on doit demeurer d'accord qu'il ne pouvoit choisir un personnage qui vraisemblablement pût mieux parler contre les hommes que leur ennemi. Ce choix est encore admirable pour le théâtre, et, les chagrins, les dépit, les bizarreries et les emportements d'un misanthrope étant des choses qui font un grand jeu, ce caractère est un des plus brillants qu'on puisse produire sur la scène.

On n'a pas seulement remarqué l'adresse de l'auteur dans le choix de ce personnage, mais encore dans tous les autres; et, comme rien ne fait paroître davantage une chose que celle qui lui est opposée, on peut non seulement dire que l'ami du misanthrope, qui est un homme sage et prudent, fait voir dans son jour le caractère de ce ridicule, mais encore que l'humeur du misanthrope fait connoître la sagesse de son ami.

Molière, n'étant pas de ceux qui ne font pas tout également bien, n'a pas été moins heureux dans le choix de ses autres caractères, puisque la maîtresse du misanthrope est une jeune veuve coquette et tout à fait médisante. Il faut s'écrier ici et admirer l'adresse de l'auteur. Ce n'est pas que le caractère ne soit assez ordinaire, et que plusieurs n'eussent pu s'en servir; mais l'on doit admirer que, dans une pièce où Molière veut parler contre les mœurs du siècle et n'épargner personne, il nous fait voir une médisante avec un ennemi des hommes. Je vous laisse à penser si ces deux personnes ne peuvent pas naturellement parler contre toute la terre, puisque l'un hait les hommes et que l'autre se plaît à en dire tout le mal qu'elle en sait. En vérité, l'adresse de cet auteur est admirable; ce sont là de ces choses

que tout le monde ne remarque pas, et qui sont faites avec beaucoup de jugement. Le misanthrope, seul, n'auroit pu parler contre tous les hommes; mais, en trouvant le moyen de le faire aider d'une médisante, c'est avoir trouvé en même temps celui de mettre dans une seule pièce la dernière main au portrait du siècle. Il y est tout entier, puisque nous voyons encore une femme qui veut paroître prude opposée à une coquette, et des marquis qui représentent la cour; tellement qu'on peut assurer que dans cette comédie l'on voit tout ce qu'on peut dire contre les mœurs du siècle. Mais, comme il ne suffit pas d'avancer une chose si l'on ne la prouve, je vais, en examinant cette pièce d'acte en acte, vous faire remarquer tout ce que j'ai dit, et vous faire voir cent choses qui sont mises en leur jour avec beaucoup d'art, et qui ne sont connues que des personnes aussi éclairées que vous.

Les choses qui sont les plus précieuses d'elles-mêmes ne seroient pas souvent estimées ce qu'elles sont si l'art ne leur avoit prêté quelques traits, et l'on peut dire que, de quelque valeur qu'elles soient, il augmente toujours leur prix. Une pierre mise en œuvre a beaucoup plus d'éclat qu'auparavant, et nous ne saurions bien voir le plus beau tableau du monde s'il n'est dans son jour. Toutes choses ont besoin d'y être, et les actions que l'on nous représente sur la scène nous paroissent plus ou moins belles selon que l'art du poète nous les fait paroître. Ce n'est pas qu'on doive trop s'en servir, puisque le trop d'art n'est plus art, et que c'est en avoir beaucoup que de ne le pas montrer. Tout excès est condamnable et nuisible, et les plus grandes beautés perdent beaucoup de leur éclat lorsqu'elles sont exposées à un trop grand jour. Les productions d'esprit sont de même, et surtout celles qui regardent le théâtre; il leur faut donner de certains jours qui sont plus difficiles à trouver que les choses les plus spirituelles: car enfin il n'y a point d'esprits si grossiers qui n'aient quelquefois de belles pensées, mais il y en a peu qui sachent bien les mettre en œuvre, s'il est permis de parler ainsi. C'est ce que Molière fait si bien, et ce que vous pouvez remarquer dans sa pièce. Cette ingénieuse et admirable comédie commence par le misanthrope,

qui par son action fait connoître à tout le monde que c'est lui, avant même d'ouvrir la bouche : ce qui fait juger qu'il soutiendra bien son caractère, puisqu'il commence si bien de le faire remarquer.

Dans cette première scène, il blâme ceux qui sont tellement accoutumés à faire des protestations d'amitié qu'ils embrassent également leurs amis et ceux qui leur doivent être indifférents, le faquin et l'honnête homme ; et, dans le même temps, par la colère où il témoigne être contre son ami, il fait voir que ceux qui reçoivent ces embrassades avec trop de complaisance ne sont pas moins dignes de blâme que ceux qui les font ; et par ce que lui répond son ami il fait voir que son dessein est de rompre en visière à tout le genre humain, et l'on connoît par ce peu de paroles le caractère qu'il doit soutenir pendant toute la pièce. Mais, comme il ne pouvoit le faire paroître sans avoir de matière, l'auteur a cherché toutes les choses qui peuvent exercer la patience des hommes ; et, comme il n'y en a presque point qui n'ait quelque procès, et que c'est une chose fort contraire à l'humeur d'un tel personnage, il n'a pas manqué de le faire plaider ; et, comme les plus sages s'emportent ordinairement quand ils ont des procès, il a pu justement faire dire tout ce qu'il a voulu à un misanthrope, qui doit plus qu'un autre faire voir sa mauvaise humeur et contre ses juges et contre sa partie.

Ce n'étoit pas assez de lui avoir fait dire qu'il vouloit rompre en visière à tout le genre humain, si l'on ne lui donnoit lieu de le faire. Plusieurs disent des choses qu'ils ne font pas, et l'auditeur ne lui a pas sitôt vu prendre cette résolution qu'il souhaite d'en voir les effets, ce qu'il découvre dans la scène suivante, et ce qui lui doit faire connoître l'adresse de l'auteur, qui répond sitôt à ses desirs.

Cette seconde scène réjouit et attache beaucoup, puisqu'on voit un homme de qualité faire au misanthrope les civilités qu'il vient de blâmer, et qu'il faut nécessairement ou qu'il démente son caractère ou qu'il lui rompe en visière. Mais il est encore plus embarrassé dans la suite, car la même personne lui lit un sonnet et veut l'obliger d'en dire son sentiment. Le misanthrope fait d'abord voir un peu

de prudence, et tâche de lui faire comprendre ce qu'il ne veut pas lui dire ouvertement pour lui épargner de la confusion ; mais enfin il est obligé de lui rompre en visière, ce qu'il fait d'une manière qui doit beaucoup divertir le spectateur. Il lui fait voir que son sonnet vaut moins qu'un vieux couplet de chanson qu'il lui dit, que ce n'est qu'un jeu de paroles qui ne signifient rien, mais que la chanson dit beaucoup plus, puisqu'elle fait du moins voir un homme amoureux qui abandonneroit une ville comme Paris pour sa maîtresse.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus agréable que cette scène. Le sonnet n'est point méchant, selon la manière d'écrire d'aujourd'hui, et ceux qui cherchent ce que l'on appelle pointes ou chutes plutôt que le bon sens le trouveront sans doute bon. J'en vis même, à la première représentation de cette pièce, qui se firent jouer pendant qu'on représentoit cette scène, car ils crièrent que le sonnet était bon avant que le misanthrope en fit la critique, et demeurèrent ensuite tout confus.

Il y a cent choses dans cette scène qui doivent faire remarquer l'esprit de l'auteur, et le choix du sonnet en est une, dans un temps où tous nos courtisans font des vers. On peut ajouter à cela que les gens de qualité croient que leur naissance les doit excuser lorsqu'ils écrivent mal ; qu'ils sont les premiers à dire : *Cela est écrit cavalièrement, et un gentilhomme n'en doit pas savoir davantage*. Mais ils devroient plutôt se persuader que les gens de qualité doivent mieux faire que les autres, ou du moins ne point faire voir ce qu'ils ne font pas bien.

Ce premier acte, ayant plu à tout le monde et n'ayant que deux scènes, doit être parfaitement beau, puisque les François, qui voudroient toujours voir de nouveaux personnages, s'y seroient ennuyés s'il ne les avoit fort attachés et divertis.

Après avoir vu le misanthrope déchaîné contre ceux qui font également des protestations d'amitié à tout le monde et ceux qui y répondent avec le même emportement ; après l'avoir ouï parler contre sa partie et l'avoir vu condamner le sonnet et rompre en visière à son auteur, on ne pouvoit

plus souhaiter que le voir amoureux, puisque l'amour doit bien donner de la peine aux personnes de son caractère, et que l'on doit, en cet état, en espérer quelque chose de plaisant, chacun traitant ordinairement cette passion selon son tempérament; et c'est d'où vient que l'on attribue tant de choses à l'amour qui ne doivent souvent être attribuées qu'à l'humeur des hommes.

Si l'on souhaite de voir le misanthrope amoureux, on doit être satisfait dans cette scène, puisqu'il y paroît avec sa maîtresse, mais avec la hauteur ordinaire à ceux de son caractère. Il n'est point soumis, il n'est point languissant; mais il lui découvre librement les défauts qu'il voit en elle, et lui reproche qu'elle reçoit bien tout l'univers; et pour douceurs il lui dit qu'il voudroit bien ne la pas aimer, et qu'il ne l'aime que pour ses péchés. Ce n'est pas qu'avec tous ces discours il ne paroisse aussi amoureux que les autres, comme nous verrons dans la suite. Pendant leur entretien, quelques gens viennent visiter sa maîtresse; il voudroit l'obliger à ne les pas voir; et, comme elle lui répond que l'un d'eux la sert dans un procès, il lui dit qu'elle devoit perdre sa cause plutôt que de les voir.

Il faut demeurer d'accord que cette pensée ne se peut payer, et qu'il n'y a qu'un misanthrope qui puisse dire des choses semblables. Enfin toute la compagnie arrive, et le misanthrope conçoit tant de dépit qu'il veut s'en aller. C'est ici où l'esprit de Molière se fait remarquer, puisque, en deux vers, joints à quelque action qui marque du dépit, il fait voir ce que peut l'amour sur le cœur de tous les hommes, et sur celui du misanthrope même, sans le faire sortir de son caractère. Sa maîtresse lui dit deux fois de demeurer, il témoigne qu'il n'en veut rien faire, et, sitôt qu'elle lui donne congé avec un peu de froideur, il demeure, et montre, en faisant deux ou trois pas pour s'en aller et en revenant aussitôt, que l'amour pendant ce temps combat contre son caractère et demeure vainqueur: ce que l'auteur a fait judicieusement, puisque l'amour surmonte tout. Je trouve encore une chose admirable en cet endroit: c'est la manière dont les femmes agissent pour se faire obéir, et comme une femme a le pouvoir de mettre à la raison un

homme comme le misanthrope, qui la vient même de quereller, en lui disant : *Je veux que vous demeuriez*, et puis, en changeant de ton : *Vous pouvez vous en aller*. Cependant cela se fait tous les jours, et l'on ne peut le voir mieux représenté qu'il est dans cette scène. Après tant de choses si différentes et si naturellement touchées et représentées dans l'espace de quatre vers, on voit une scène de conversation où se rencontrent deux marquis, l'ami du misanthrope et la cousine de la maîtresse de ce dernier. La jeune veuve, chez qui toute la compagnie se trouve, n'est point fâchée d'avoir la cour chez elle ; et, comme elle est bien aise d'en avoir, qu'elle est politique et veut ménager tout le monde, elle n'avoit pas voulu faire dire qu'elle n'y étoit pas aux deux marquis, comme le souhaitoit le misanthrope. La conversation est toute aux dépens du prochain, et la coquette médisante fait voir ce qu'elle sait quand il s'agit de le dauber, et qu'elle est de celles qui déchirent sous main jusques à leurs meilleurs amis.

Cette conversation fait voir que l'auteur n'est pas épuisé, puisqu'on y parle de vingt caractères de gens, qui sont admirablement bien dépeints en peu de vers chacun ; et l'on peut dire que ce sont autant de sujets de comédies que Molière donne libéralement à ceux qui s'en voudront servir. Le misanthrope soutient bien son caractère pendant cette conversation, et leur parle avec la liberté qui lui est ordinaire. Elle est à peine finie qu'il fait une action digne de lui en disant aux deux marquis qu'il ne sortira point qu'ils ne soient sortis ; et il le feroit sans doute, puisque les gens de son caractère ne se démentent jamais, s'il n'étoit obligé de suivre un garde pour le différend qu'il a eu avec Oronte en condamnant son sonnet. C'est par où cet acte finit.

L'ouverture du troisième se fait par une scène entre les deux marquis, qui disent des choses fort convenables à leurs caractères, et qui font voir, par les applaudissements qu'ils reçoivent, que l'on peut toujours mettre des marquis sur la scène tant qu'on leur fera dire quelque chose que les autres n'aient point encore dit. L'accord qu'il font entre eux de se dire les marques d'estime qu'ils recevront de leur mai-

trousse est une adresse de l'auteur, qui prépare la fin de sa pièce, comme vous remarquerez dans la suite.

Il y a dans le même acte une scène entre deux femmes, que l'on trouve d'autant plus belle que leurs caractères sont tout à fait opposés et se font ainsi paroître l'un l'autre. L'une est la jeune veuve, aussi coquette que médisante, et l'autre une femme qui veut passer pour prude, et qui dans l'âme n'est pas moins du monde que la coquette. Elle donne à cette dernière des avis charitables sur sa conduite; la coquette les reçoit fort bien en apparence, et lui dit, à son tour, pour la payer de cette obligation, qu'elle veut l'avertir de ce que l'on dit d'elle, et lui fait un tableau de la vie des feintes prudes dont les couleurs sont aussi fortes que celles que la prude avoit employées pour lui représenter la vie des coquettes; et ce qui doit faire trouver cette scène fort agréable est que celle qui a parlé la première se fâche quand l'autre la paye en même monnoie.

L'on peut assurer que l'on voit dans cette scène tout ce que l'on peut dire de toutes les femmes, puisqu'elles sont toutes de l'un ou de l'autre caractère, ou que, si elles ont quelque chose de plus ou de moins, ce qu'elles ont a toujours du rapport à l'un ou à l'autre.

Ces deux femmes, après s'être parlé à cœur ouvert touchant leurs vies, se séparent, et la coquette laisse la prude avec le misanthrope, qu'elle voit entrer chez elle. Comme la prude a de l'esprit, et qu'elle n'a choisi ce caractère que pour mieux faire ses affaires, elle tâche par toutes sortes de voies d'attirer le misanthrope, qu'elle aime. Elle le loue, elle parle contre la coquette, lui veut persuader qu'on le trompe, et le mène chez elle pour lui en donner des preuves, ce qui donne sujet à une partie des choses qui se passent au quatrième acte.

Cet acte commence par le récit de l'accommodement du misanthrope avec l'homme du sonnet, et l'ami de ce premier en entretient la cousine de la coquette. Les vers de ce récit sont tout à fait beaux; mais ce que l'on y doit remarquer est que le caractère du misanthrope est soutenu avec la même vigueur qu'il fait paroître en ouvrant la pièce. Ces deux personnes parlent quelque temps des sentiments de

leurs cœurs, et sont interrompues par le misanthrope même, qui paroît furieux et jaloux ; et l'auditeur se persuade aisément, par ce qu'il a vu dans l'autre acte, que la prude, avec qui on l'a vu sortir, lui a inspiré ses sentiments. Le dépit lui fait faire ce que tous les hommes feroient en sa place, de quelque humeur qu'ils fussent : il offre son cœur à la belle parente de sa maîtresse ; mais elle lui fait voir que ce n'est que le dépit qui le fait parler, et qu'une coupable aimée est bientôt innocente. Ils le laissent avec sa maîtresse, qui paroît, et se retirent.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus beau que cette scène. Elle est toute sérieuse, et cependant il y en a peu dans la pièce qui divertissent davantage. On y voit un portrait naturellement représenté de ce que les amants font tous les jours en de semblables rencontres. Le misanthrope paroît d'abord aussi emporté que jaloux ; il semble que rien ne peut diminuer sa colère, et que la pleine justification de sa maîtresse ne pourroit qu'avec peine calmer sa fureur. Cependant admirez l'adresse de l'auteur. Ce jaloux, cet emporté, ce furieux, paroît tout radouci ; il ne parle que du désir qu'il a de faire du bien à sa maîtresse, et ce qui est admirable est qu'il lui dit toutes ces choses avant qu'elle se soit justifiée, et lorsqu'elle lui dit qu'il a raison d'être jaloux. C'est faire voir ce que peut l'amour sur le cœur de tous les hommes, et faire connoître en même temps, par une adresse que l'on ne peut assez admirer, ce que peuvent les femmes sur leurs amants en changeant seulement le ton de leur voix et prenant un air qui paroît ensemble et fier et attirant. Pour moi, je ne puis assez m'étonner quand je vois une coquette ramener, avant que s'être justifiée, non pas un amant soumis et languissant, mais un misanthrope, et l'obliger non seulement à la prière de se justifier, mais encore à des protestations d'amour qui n'ont pour but que le bien de l'objet aimé, et cependant demeurer ferme après l'avoir ramené, et ne le point éclaircir, pour avoir le plaisir de s'applaudir d'un plein triomphe. Voilà ce qui s'appelle manier des scènes ; voilà ce qui s'appelle travailler avec art, et représenter avec des traits délicats ce qui se passe tous les jours dans le monde. Je ne crois pas que les beautés



de cette scène soient connues de tous ceux qui l'ont vu représenter : elle est trop délicatement traitée ; mais je puis assurer que tout le monde a remarqué qu'elle étoit bien écrite, et que les personnes d'esprit en ont bien su connoître les finesses.

Dans le reste de l'acte, le valet du misanthrope vient chercher son maître pour l'avertir qu'on lui est venu signifier quelque chose qui regarde son procès. Comme l'esprit paroît aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, on en voit beaucoup dans cette scène, puisque le valet exerce la patience du misanthrope, et que ce qu'il dit feroit moins d'effet s'il étoit à un maître qui fût d'une autre humeur.

La scène du valet, au quatrième acte, devoit faire croire que l'on entendroit bientôt parler du procès. Aussi apprend-on, à l'ouverture du cinquième, qu'il est perdu ; et le misanthrope agit selon que j'ai dit au premier. Son chagrin, qui l'oblige à se promener et rêver, le fait retirer dans un coin de la chambre, d'où il voit aussitôt entrer sa maîtresse, accompagnée de l'homme avec qui il a eu démêlé pour le sonnet. Il la presse de se déclarer, et de faire un choix entre lui et ses rivaux, ce qui donne lieu au misanthrope de faire une action qui est bien d'un homme de son caractère : il sort de l'endroit où il est, et lui fait la même prière. La coquette agit toujours en femme adroite et spirituelle, et, par un procédé qui paroît honnête, leur dit qu'elle sait bien quel choix elle doit faire, qu'elle ne balance pas, mais qu'elle ne veut point se déclarer en présence de celui qu'elle ne doit pas choisir. Ils sont interrompus par la prude et par les marquis, qui apportent chacun une lettre qu'elle a écrite contre eux, ce que l'auteur a préparé dès le troisième acte en leur faisant promettre qu'ils se montreroient ce qu'ils recevroient de leur maîtresse. Cette scène est fort agréable. Tous les acteurs sont raillés dans les deux lettres ; et, quoique cela soit nouveau au théâtre, il fait voir néanmoins la véritable manière d'agir des coquettes médisantes, qui parlent et écrivent continuellement contre ceux qu'elles voient tous les jours et à qui elles font bonne mine. Les marquis la quittent, et lui témoignent plus de mépris que de colère.

La coquette paroît un peu mortifiée dans cette scène. Ce n'est pas qu'elle démente son caractère; mais la surprise qu'elle a de se voir abandonnée, et le chagrin d'apprendre que son jeu est découvert, lui causent un secret dépit qui paroît jusque sur son visage. Cet endroit est tout à fait judicieux. Comme la médisance est un vice, il étoit nécessaire qu'à la fin de la comédie elle eût quelque sorte de punition; et l'auteur a trouvé le moyen de la punir et de lui faire en même temps soutenir son caractère. Il ne faut point d'autre preuve, pour montrer qu'elle le soutient, que le refus qu'elle fait d'épouser le misanthrope et d'aller vivre dans son désert. Il ne tient qu'à elle de le faire; mais, leurs humeurs étant incompatibles, ils seroient trop mal assortis; et la coquette peut se corriger en demeurant dans le monde sans choisir un désert pour faire pénitence, son crime, qui ne part que d'un esprit encore jeune, ne demandant pas qu'elle en fasse une si grande.

Pour ce qui regarde le misanthrope, on peut dire qu'il soutient son caractère jusques au bout. Nous en voyons souvent qui ont bien de la peine à le garder pendant le cours d'une comédie; mais si, comme j'ai dit tantôt, celui-ci a fait connoître le sien avant que parler, il fait voir en finissant qu'il le conservera toute sa vie en se retirant du monde.

Voilà, Monsieur, ce que je pense de la comédie du Misanthrope amoureux, que je trouve d'autant plus admirable que le héros en est le plaisant sans être trop ridicule, et qu'il fait rire les honnête gens sans dire des plaisanteries fades et basses, comme l'on a accoutumé de voir dans les pièces comiques. Celles de cette nature me semblent plus divertissantes, encore que l'on y rie moins haut, et je crois qu'elles divertissent davantage, qu'elles attachent et qu'elles font continuellement rire dans l'âme. Le misanthrope, malgré sa folie, si l'on peut ainsi appeler son humeur, a le caractère d'un honnête homme, et beaucoup de fermeté, comme l'on peut connoître dans l'affaire du sonnet. Nous voyons de grands hommes, dans des pièces héroïques, qui en ont bien moins, qui n'ont point de caractère, et démentent souvent au théâtre, par leur lâcheté, la bonne opinion que l'histoire a fait concevoir d'eux.

L'auteur ne représente pas seulement le misanthrope sous ce caractère, mais il fait encore parler à son héros d'une partie des mœurs du temps; et ce qui est admirable est que, bien qu'il paroisse en quelque façon ridicule, il dit des choses fort justes. Il est vrai qu'il semble trop exiger; mais il faut demander beaucoup pour obtenir quelque chose, et, pour obliger les hommes à se corriger un peu de leurs défauts, il est nécessaire de les leur faire paroître bien grands.

Molière, par une adresse qui lui est particulière, laisse partout deviner plus qu'il ne dit, et n'imité pas ceux qui parlent beaucoup, et ne disent rien.

On peut assurer que cette pièce est une perpétuelle et divertissante instruction; qu'il y a des tours et des délicatesses inimitables; que les vers sont fort beaux, au sentiment de tout le monde; les scènes bien tournées et bien maniées, et que l'on ne peut ne la pas trouver bonne sans faire voir que l'on n'est pas de ce monde et que l'on ignore la manière de vivre de la cour et celle des plus illustres personnes de la ville.

Il n'y a rien dans cette comédie qui ne puisse être utile et dont l'on ne doive profiter. L'ami du misanthrope est si raisonnable que tout le monde devroit l'imiter; il n'est ni trop ni trop peu critique, et, ne portant les choses dans l'un ni dans l'autre excès, sa conduite doit être approuvée de tout le monde. Pour le misanthrope, il doit inspirer à tous ses semblables le désir de se corriger. Les coquettes médisantes, par l'exemple de Célimène, voyant qu'elles peuvent s'attirer des affaires qui les feront mépriser, doivent apprendre à ne pas déchirer sous main leurs meilleurs amis. Les fausses prudes doivent connoître que leurs grimaces ne servent de rien, et que, quand elles seroient aussi sages qu'elles le veulent paroître, elles seront toujours blâmées tant qu'elles voudront passer pour prudes. Je ne dis rien des marquis, je les crois les plus incorrigibles; et il y a tant de choses à reprendre encore en eux que tout le monde avoue qu'on les peut encore jouer longtemps, bien qu'ils n'en demeurent pas d'accord.

Vous trouverez sans doute ma lettre trop longue; mais je n'ai pu m'arrêter, et j'ai trouvé qu'il étoit difficile de

parler sur un si grand sujet en peu de mots. Ce long discours ne devoit pas déplaire aux courtisans, puisqu'ils ont assez fait voir par leurs applaudissements qu'ils trouvaient la comédie belle. En tout cas, je n'ai écrit que pour vous, et j'espère que vous cacherez ceci si vous jugez qu'il ne vaille pas la peine d'être montré. Ne craignez pas que j'y trouve à redire : je suis autrement soumis à votre jugement qu'Oronte ne l'étoit aux avis du misanthrope.





# **LE MISANTHROPE**

## ACTEURS

ALCESTE, amant de Célimène.

PHILINTE, ami d'Alceste.

ORONTE, amant de Célimène.

CÉLIMÈNE, amante d'Alceste.

ÉLIANTE, cousine de Célimène.

ARSINOÉ, amie de Célimène.

ACASTE,                    }  
CLITANDRE,            } marquis.

BASQUE, valet de Célimène.

UN GARDE de la maréchaussée de France.

DU BOIS, valet d'Alceste.

*La scène est à Paris.*



# LE MISANTHROPE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

PHILINTE, ALCESTE.

**Q**U'EST-CE donc ? qu'avez-vous ?

PHILINTE.

ALCESTE.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor dites-moi quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.



PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,  
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE.

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.  
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;  
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,  
Je vous déclare net que je ne le suis plus,  
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;  
Une telle action ne sauroit s'excuser,  
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.  
Je vous vois accabler un homme de caresses,  
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;  
De protestations, d'offres et de serments,  
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;  
Et, quand je vous demande après quel est cet homme,  
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;  
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,  
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.  
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,  
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;  
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,  
Je m'irois de regret pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable.

Et je vous supplierai d'avoir pour agréable  
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,  
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur  
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,  
Il faut bien le payer de la même monnaie,  
Répondre comme on peut à ses empressements,  
Et rendre offre pour offre et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode  
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;  
Et je ne hais rien tant que les contorsions  
De tous ces grands faiseurs de protestations,  
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,  
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,  
Qui de civilités avec tous font combat,  
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.  
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,  
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,  
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,  
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?  
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située

Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,  
Et la plus glorieuse a des régals peu chers  
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.  
Sur quelque préférence une estime se fonde,  
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.  
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,  
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens ;  
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance,  
Qui ne fait de mérite aucune différence ;  
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,  
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien quel'on rende  
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je ; on devoit châtier sans pitié  
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.  
Je veux quel'on soit homme, et qu'en toute rencontre  
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre ;  
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments  
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise  
Deviendroit ridicule et seroit peu permise ;  
Et parfois, n'en déplaît à votre austère honneur,  
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.  
Seroit-il à propos et de la bienséance  
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?  
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,

Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Émilie  
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,  
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE

A Dorilas, qu'il est trop importun,  
Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse  
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point,

Et je vais n'épargner personne sur ce point.

Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville

Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile :

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,

Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font ;

Je ne trouve partout que lâche flatterie,

Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;

Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein

Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.  
Je ris des noirs accès où je vous envisage,  
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,  
Ces deux frères que peint *l'École des Maris*,  
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu, laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades.  
Le monde par vos soins ne se changera pas ;  
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,  
Je vous dirai tout franc que cette maladie  
Partout où vous allez donne la comédie,  
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps  
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu ! tant mieux ! c'est ce que je demande ;  
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande :  
Tous les hommes me sont à tel point odieux  
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,  
Seront enveloppés dans cette aversion ?

Encor en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :  
 Les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants,  
 Et les autres pour être aux méchants complaisants  
 Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses  
 Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.  
 De cette complaisance on voit l'injuste excès  
 Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès;  
 Au travers de son masque on voit à plein le traître,  
 Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être,  
 Et ses roulements d'yeux et son ton radouci  
 N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.  
 On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,  
 Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,  
 Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,  
 Fait gronder le mérite et rougir la vertu.  
 Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,  
 Son misérable honneur ne voit pour lui personne;  
 Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,  
 Tout le monde en convient et nul n'y contredit.  
 Cependant sa grimace est partout bienvenue;  
 On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue,  
 Et, s'il est par la brigue un rang à disputer,  
 Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.  
 Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures  
 De voir qu'avec le vice on garde des mesures,  
 Et parfois il me prend des mouvements soudains  
 De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu, des mœurs du temps mettons-nous moins en  
Et faisons un peu grâce à la nature humaine ; [peine,  
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,  
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.  
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;  
A force de sagesse on peut être blâmable ;  
La parfaite raison fuit toute extrémité,  
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.  
Cette grande roideur des vertus des vieux âges  
Heurte trop notre siècle et les communs usages ;  
Elle veut aux mortels trop de perfection :  
Il faut fléchir au temps sans obstination,  
Et c'est une folie à nulle autre seconde  
De vouloir se mêler de corriger le monde.  
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,  
Qui pourroient mieux aller prenant un autre cours ;  
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,  
En courroux, comme vous, on ne me voit point être ;  
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,  
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font,  
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,  
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,  
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?  
Et, s'il faut par hasard qu'un ami vous trahisse,  
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,  
Ou qu'on tâche à semer des méchants bruits de vous,

Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,  
Comme vices unis à l'humaine nature,  
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé  
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,  
Que de voir des vautours affamés de carnage,  
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,  
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,  
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence :  
Contre votre partie éclatez un peu moins,  
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non : est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord, mais la brigue est fâcheuse,  
Et...



ALCESTE.

Non, j'ai résolu de n'en pas faire un pas.  
J'ai tort ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,  
Et peut par sa cabale entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit ; j'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai, dans cette plaiderie,  
Si les hommes auront assez d'effronterie,  
Seront assez méchants, scélérats et pervers,  
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Jevoudrois, m'en coûtât-il grand'chose,  
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,  
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude  
Que vous voulez en tout avec exactitude,  
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,  
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?  
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,  
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,  
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,  
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;  
Et ce qui me surprend encore davantage,  
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.  
La sincère Éliante a du penchant pour vous,  
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux :  
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,  
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,  
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant  
Semble si fort donner dans les mœurs d'à présent.  
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,  
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?  
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?  
Ne les voyez-vous pas? ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve  
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve,  
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,  
Le premier à les voir comme à les condamner.  
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,  
Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire ;  
J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau l'en blâmer,  
En dépit qu'on en ait elle se fait aimer :  
Sa grâce est la plus forte, et sans doute ma flamme  
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.  
Vous croyez être donc aimé d'elle ?

ALCESTE.

Oui, parbleu !

Je ne l'aimerois pas si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait paraître,  
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui ?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,  
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire  
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des désirs,  
La cousine Éliante auroit tous mes soupirs.  
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,  
Et ce choix, plus conforme, étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai, ma raison me le dit chaque jour;  
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux; et l'espoir où vous êtes  
Pourroit...

## SCÈNE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, à *Alceste*.

J'ai su là-bas que pour quelques emplettes  
Éliante est sortie, et Célimène aussi;  
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,  
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,  
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,  
Et que depuis longtemps cette estime m'a mis  
Dans un ardent désir d'être de vos amis.  
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,  
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.  
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,  
N'est pas assurément pour être rejeté.  
C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

*(En cet endroit, Alceste paroît tout rêveur, et semble  
n'entendre pas qu'Oronte lui parle.)*

*Le Misanthrope.*

ALCESTE.

A moi, Monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas, mais la surprise est fort grande pour moi,  
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,  
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous  
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable  
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé si je mens !  
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,  
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,  
Et qu'en votre amitié je vous demande place.  
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,  
Votre amitié ?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi ! vous y résistez ?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire ;  
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,  
Et c'est assurément en profaner le nom  
Que de vouloir le mettre à toute occasion.  
Avec lumière et choix cette union veut naître ;  
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître,  
Et nous pourrions avoir telles complexions  
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage,  
Et je vous en estime encore davantage.  
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux ;  
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous.  
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,  
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure :  
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,  
Le plus honnêtement du monde avecque moi.  
Enfin je suis à vous de toutes les manières ;  
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,  
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,  
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,  
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose ;

Veillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut

D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurois lieu de plainte  
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,  
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

*Sonnet...* C'est un sonnet. *L'espoir...* C'est une dame  
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.  
*L'espoir...* Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,  
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

(*A toutes ces interruptions, il regarde Alceste.*)

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

*L'espoir...* Je ne sais si le style

Pourra vous en paroître assez net et facile,  
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez

Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,  
Et nous berce un temps notre ennui;  
Mais, Philis, le triste avantage  
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas*.

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous êtes de la complaisance;  
Mais vous en deviez moins avoir,  
Et ne vous pas mettre en dépense  
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, *bas*.

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle  
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,  
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire:  
Belle Philis, on désespère  
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.



ALCESTE, *bas*.

La peste de ta chute, empoisonneur au diable !  
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE.

Morbleu !...

ORONTE.

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas*.

Et que fais-tu donc, traître ?

ORONTE, à *Alceste*.

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité :  
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,  
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte ;  
Mais, un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,  
Je disois, en voyant des vers de sa façon,  
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire  
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;  
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements  
Qu'on a de faire éclat de tels amusements,  
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,  
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là

Que j'ai tort de vouloir...

ALCESTE.

Je ne dis pas cela ;  
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,  
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,  
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,  
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela ; mais, pour ne point écrire,  
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre temps,  
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal? et leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela ; mais enfin, lui disois-je,  
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer,  
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?  
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,  
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.  
Croyez-moi, résistez à vos tentations,  
Dérobez au public ces occupations,  
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,  
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,  
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,  
Celui de ridicule et misérable auteur.  
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.  
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet;  
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,  
Et vos expressions ne sont point naturelles.

*Qu'est-ce que nous berce un temps notre ennui,  
Et que rien ne marche après lui?  
Que ne vous pas mettre en dépense,  
Pour ne me donner que l'espoir,  
Et que Philis, on désespère  
Alors qu'on espère toujours?*

Ce style figuré, dont on fait vanité,  
Sort du bon caractère et de la vérité;  
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,  
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.  
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur.  
Nos pères, tous grossiers, l'avoient beaucoup meilleur,  
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire  
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avoit donné  
Paris, sa grand'ville,  
Et qu'il me fallût quitter  
L'amour de ma mie,  
Je dirois au roi Henri :  
Reprenez votre Paris,  
J'aime mieux ma mie, au gué !  
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux;  
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux  
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,  
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi m'avoit donné  
Paris, sa grand'ville,  
Et qu'il me fallût quitter  
L'amour de ma mie,  
Je dirois au roi Henri :  
Reprenez votre Paris,  
J'aime mieux ma mie, au gué!  
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(*A Philinte.*)

Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,  
J'estime plus cela que la pompe fleurie  
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;  
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres  
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, et, moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que de votre manière  
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchants;  
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*

Eh! Messieurs, c'en est trop; laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.

Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Hé bien ! vous le voyez : pour être trop sincère,  
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire ;  
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi... ?

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore?

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah ! parbleu ! c'en est trop, ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.





## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

**M**ADAME, voulez-vous que je vous parle net ?  
De vos façons d'agir je suis mal satisfait ;  
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,  
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.  
Oui, je vous tromperois de parler autrement :  
Tôt ou tard nous romprons indubitablement,  
Et je vous promettrai mille fois le contraire  
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,  
Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

ALCESTE.

Je ne querelle point ; mais votre humeur, Madame,  
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme ;



Vous avez trop d'amants, qu'on voit vous obséder,  
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE.

Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?  
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?  
Et, lorsque pour me voir ils font de doux efforts,  
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,  
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.  
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;  
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,  
Et sa douceur, offerte à qui vous rend les armes,  
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.  
Le trop riant espoir que vous leur présentez  
Attache autour de vous leurs assiduités,  
Et votre complaisance un peu moins étendue  
De tant de soupirants chasseroit la cohue.  
Mais au moins dites-moi, Madame, par quel sort  
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort.  
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime  
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime ?  
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt  
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?  
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,  
Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?  
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?  
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?  
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave

Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave?  
Ou sa façon de rire et son ton de fausset  
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMÈNE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!  
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,  
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,  
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, Madame, avec constance,  
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE.

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,  
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée,  
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser  
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,  
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire à mon cœur enflammé?

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,

Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que dans le même instant  
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant ?

CÉLIMÈNE.

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,  
Et vous me traitez là de gentille personne.  
Eh bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,  
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,  
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même :  
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu ! faut-il que je vous aime !

Ah ! que, si de vos mains je rattrape mon cœur,  
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur !  
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible  
A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;  
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,  
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde ;  
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais  
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,  
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;  
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,

Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.

A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce,

Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

## SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE.

Qu'est-ce ?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE.

Hé bien ! faites monter.

ALCESTE.

Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?

A recevoir le monde on vous voit toujours prête,

Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,

Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous ?

CÉLIMÈNE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

ALCESTE.

Vous avez des regards qui ne sauroient me plaire.

CÉLIMÈNE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,

S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu ! de ses pareils la bienveillance importe,  
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,  
Ont gagné dans la cour de parler hautement.  
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire ;  
Ils ne sauroient servir, mais ils peuvent vous nuire,  
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,  
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit et sur quoi qu'on se fonde,  
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde,  
Et les précautions de votre jugement...

### SCÈNE III

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMÈNE.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, Madame.

ALCESTE.

Justement.

*(Il témoigne s'en vouloir aller.)*

CÉLIMÈNE.

Où courez-vous ?

ALCESTE.

Je sors.

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMÈNE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire;

Ces conversations ne font que m'ennuyer,  
Et c'est trop que vouloir me les faire essayer.

CÉLIMÈNE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE.

Hé bien ! allez, sortez, il vous est tout loisible.

## SCÈNE IV

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE,  
ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE.

Voici les deux marquis qui montent avec nous ;  
Vous l'est-on venu dire ?

CÉLIMÈNE.

Oui. Des sièges pour tous.

(*A Alceste.*)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non ; mais je veux, Madame

Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah !

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense

ALCESTE.

Non, mais vous choisirez : c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,  
Madame, a bien paru ridiculé achevé.

N'a-t'il point quelque ami qui pût sur ses manières  
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort ;  
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;  
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,  
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu ! s'il faut parler de gens extravagants,  
Je viens d'en essayer un des plus fatigants,  
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaie,  
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours  
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours.  
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,  
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à *Philinte*.

Ce début n'est pas mal, et contre le prochain  
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, Madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,  
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,  
Et sans aucune affaire est toujours affairé.  
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;  
A force de façons il assomme le monde :  
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,  
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;  
De la moindre vétille il fait une merveille,



Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, Madame?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur !

Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur ;  
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,  
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse.  
La qualité l'entête, et tous ses entretiens  
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens ;  
Il tutoie en parlant ceux du plus haut étage,  
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !  
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre ;  
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,  
Et la stérilité de son expression  
Fait mourir à tous coups la conversation.  
En vain, pour attaquer son stupide silence,  
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance :  
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,  
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.  
Cependant sa visite, assez insupportable,  
Traîne en une longueur encore épouvantable,  
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,  
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE.

Ah ! quel orgueil extrême !

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même ;  
Son mérite jamais n'est content de la cour :  
Contre elle il fait métier de pester chaque jour,  
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,  
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui  
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,  
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas :  
C'est un fort méchant plat que sa sottise personne,  
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis.

Qu'en dites-vous, Madame ?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui, mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage;  
Il est guindé sans cesse, et dans tous ses propos  
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.  
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,  
Rien ne touche son goût, tant il est difficile;  
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,  
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,  
Que c'est être savant que trouver à redire,  
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,  
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps  
Il se met au-dessus de tous les autres gens.  
Aux conversations même il trouve à reprendre :  
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre,  
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit  
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne ! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable !

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour !  
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour.  
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre  
Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,  
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur  
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blâme

Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris complaisants  
Tirent de son esprit tous ces traits médisants ;  
Son humeur satirique est sans cesse nourrie  
Par le coupable encens de votre flatterie,  
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas  
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudît pas.  
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre  
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,  
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise ?  
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,  
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux  
L'esprit contrariant qu'il a reçu des Cieux ?  
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire,  
Il prend toujours en main l'opinion contraire,  
Et penseroit paroître un homme du commun  
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.  
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes  
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes,  
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui  
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire,  
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit  
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit,  
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,  
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison,  
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,  
Et que je vois qu'il sont sur toutes les affaires  
Loueurs impertinents ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais...

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,  
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir,  
Et l'on a tort, ici, de nourrir dans votre âme  
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas ; mais j'avouerai tout haut  
Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans défaut.

ACASTE.

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue,  
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne, et, loin de m'en cacher,  
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.  
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte :  
A ne rien pardonner le pur amour éclate,  
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amants

Que je verrois soumis à tous mes sentiments,  
Et dont à tous propos les molles complaisances  
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,  
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,  
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême  
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,  
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix :  
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,  
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable ;  
Ils comptent les défauts pour des perfections  
Et savent y donner de favorables noms.  
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable ;  
La noire à faire peur, une brune adorable ;  
La maigre a de la taille et de la liberté ;  
La grasse est dans son port pleine de majesté ;  
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,  
Est mise sous le nom de beauté négligée ;  
La géante paroît une déesse aux yeux ;  
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;  
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;  
La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne ;  
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,  
Et la muette garde une honnête pudeur.  
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême  
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE

Brisons là ce discours,

Et dans la galerie allons faire deux tours.

Quoi ! vous vous en allez, Messieurs ?

CLITANDRE ET ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre âme.

Sortez quand vous voudrez, Messieurs ; mais j'avertis

Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en être importunée,

Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,

Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte ;

Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE V

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE.  
ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

BASQUE.

Monsieur, un homme est là qui voudroit vous parler  
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand'basques plissées,  
Avec du dor dessus.

CÉLIMÈNE.

Allez voir ce que c'est,

Ou bien faites-le entrer.

ALCESTE, *au garde qui entre.*

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?

Venez, Monsieur.

SCÈNE VI

GARDE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE,  
ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.



ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

GARDE.

Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,  
Vous mandent de venir les trouver promptement,  
Monsieur.

ALCESTE.

Qui? moi, Monsieur?

GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE.

Comment?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés  
Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés,  
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre; allons, disposez-vous...

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?  
La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle  
A trouver bon les vers qui font notre querelle?  
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,

Je les trouve méchants.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentiments traitables.

Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir

De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne  
De trouver bons les vers dont on se met en peine,  
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,  
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

*(A Clitandre et Acaste qui rient.)*

Par la sangbleu! Messieurs, je ne croyois pas être  
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE.

Allez vite paraître

Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame, et sur mes pas

Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

---



## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

**C**HER Marquis, je te vois l'âme bien satisfaite;  
Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiète.  
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,  
Avoir de grands sujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine,  
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.  
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison  
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;  
Et je crois, par le rang que me donne ma race,  
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.  
Pour le cœur, dont sur tout nous devons faire cas,  
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas,

Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire  
 D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.  
 Pour de l'esprit, j'en ai sans doute, et du bon goût  
 A juger sans étude et raisonner de tout,  
 A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,  
 Figure de savant sur les bancs du théâtre,  
 Y décider en chef, et faire du fracas  
 A tous les beaux endroits qui méritent des has !  
 Je suis assez adroit, j'ai bon air, bonne mine,  
 Les dents belles surtout, et la taille fort fine.  
 Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,  
 Qu'on seroit mal venu de me le disputer.  
 Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,  
 Fort aimé du beau sexe et bien auprès du maître.  
 Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi  
 Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE.

Oui, mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,  
 Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles ?

ACASTE.

Moi ? Parbleu ! je ne suis de taille ni d'humeur  
 A pouvoir d'une belle essayer la froideur.  
 C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,  
 A brûler constamment pour des beautés sévères,  
 A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,  
 A chercher le secours des soupirs et des pleurs,  
 Et tâcher, par des soins d'une très longue suite,  
 D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.  
 Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits

Pour aimer à crédit et faire tous les frais.  
Quelque rare que soit le mérite des belles,  
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles;  
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,  
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien,  
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,  
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici ?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :  
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures ?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres ?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux  
Célimène t'a fait quelques secrets aveux.

ACASTE.

Non, je suis mal traité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,  
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, et toi le fortuné ;  
On a pour ma personne une aversion grande,  
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

CLITANDRE.

O ça, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,  
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux :  
Que qui pourra montrer une marque certaine  
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,  
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu  
Et le délivrera d'un rival assidu ?

ACASTE.

Ah ! parbleu ! tu me plais avec un tel langage,  
Et du bon de mon cœur à cela je m'engage.  
Mais chut !

## SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

Encore ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE.

Je viens d'oûir entrer un carrosse là-bas :

Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

## SCÈNE III

BASQUE, CÉLIMÈNE, ACASTE,  
CLITANDRE.

BASQUE.

Arsinoé, Madame,

Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Éliante, là-bas, est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE.

De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,  
Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE.

Oui, oui, franche grimace;  
Dans l'âme elle est du monde, et ses soins tentent tout  
Pour accrocher quelqu'un sans en venir à bout.  
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie  
Les amants déclarés dont une autre est suivie,  
Et son triste mérite, abandonné de tous,  
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.  
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude  
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude,  
Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,  
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.  
Cependant un amant plairoit fort à la dame,  
Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme;  
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,  
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais,  
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,  
En tous endroits sous main contre moi se détache.  
Enfin je n'ai rien vu de si sot, à mon gré;  
Elle est impertinente au suprême degré,  
Et...



SCÈNE IV  
ARSINOÉ, CÉLIMÈNE.

CÉLIMÈNE.

Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène ?  
Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE.

Ah ! mon Dieu, que je suis contente de vous voir !

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE.

Voulons-nous nous asseoir ?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire,

Madame. L'amitié doit surtout éclater

Aux choses qui le plus nous peuvent importer ?

Et, comme il n'en est point de plus grande importance

Que celles de l'honneur et de la bienséance,

Je viens, par un avis qui touche votre honneur,

Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.

Hier, j'étois chez des gens de vertu singulière,

Où sur vous du discours on tourna la matière ;

Et là, votre conduite avec ses grands éclats,

Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.

.

Cette foule de gens dont vous souffrez visite,  
Votre galanterie et les bruits qu'elle excite,  
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,  
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.  
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre :  
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,  
Je vous excusai fort sur votre intention,  
Et voulus de votre âme être la caution.  
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie  
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie,  
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord  
Que l'air dont vous viviez vous faisoit un peu tort,  
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,  
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,  
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements  
Pourroient moins donner prise aux mauvais jugements.  
Non que j'y croie, au fond, l'honnêteté blessée :  
Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée !  
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,  
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.  
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable  
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,  
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets  
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre.  
Un tel avis m'oblige, et, loin de le mal prendre,  
J'en prétends reconnoître à l'instant la faveur  
Par un avis aussi qui touche votre honneur ;

Et, comme je vous vois vous montrer mon amie  
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,  
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux  
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.  
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,  
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite  
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,  
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.  
Là, votre prudence et vos éclats de zèle  
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle :  
Cette affectation d'un grave extérieur,  
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,  
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence  
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,  
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,  
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,  
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures  
Sur des choses qui sont innocentes et pures :  
Tout cela, si je puis vous parler franchement,  
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.  
« A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste  
Et ce sage dehors que dément tout le reste ?  
Elle est à bien prier exacte au dernier point,  
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point ;  
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle,  
Mais elle met du blanc et veut paroître belle ;  
Elle fait des tableaux couvrir les nudités,  
Mais elle a de l'amour pour les réalités.  
Pour moi, contre chacun je pris votre défense, :

Et leur assurai fort que c'étoit médisance ;  
Mais tous les sentiments combattirent le mien ,  
Et leur conclusion fut que vous feriez bien  
De prendre moins de soin des actions des autres ,  
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;  
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps  
Avant que de songer à condamner les gens ;  
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire  
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ,  
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin ,  
A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.  
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable  
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable ,  
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets  
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOË.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie ,  
Je ne m'attendois pas à cette repartie ,  
Madame, et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur ,  
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, Madame, et, si l'on étoit sage ,  
Ces avis mutuels seroient mis en usage :  
On détruiroit par là, traitant de bonne foi ,  
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi .  
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle  
Nous ne continuions cet office fidèle ,  
Et ne prenions grand soin de nous dire entre nous  
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOË.

Ah ! Madame, de vous je ne puis rien entendre ;  
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout,  
Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.  
Il est une saison pour la galanterie,  
Il en est une aussi propre à la prudence ;  
On peut, par politique, en prendre le parti,  
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti :  
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.  
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces :  
L'âge amènera tout, et ce n'est pas le temps,  
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOË.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,  
Et vous faites sonner terriblement votre âge ;  
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir  
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir ;  
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,  
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE.

Et moi, je ne sais pas, Madame, aussi pourquoi  
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.  
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre,  
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre ?  
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,  
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour

Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,  
Je n'y saurois que faire, et ce n'est pas ma faute :  
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas  
Que pour les attirer vous n'ayez des appas.

ARSINOË.

Hélas ! et croyez-vous que l'on se mette en peine  
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,  
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger  
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager ?  
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,  
Que votre seul mérite attire cette foule ?  
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,  
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour ?  
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,  
Le monde n'est point dupe, et j'en vois qui sont faites  
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,  
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants ;  
Et de là nous pouvons tirer des conséquences  
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances,  
Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre soupirant,  
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.  
Ne vous enflez donc point d'une si grande gloire  
Pour les petits brillants d'une foible victoire,  
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas  
De traiter pour cela les gens de haut en bas.  
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,  
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,  
Ne se point ménager, et vous faire bien voir  
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

Ayez-en donc, Madame, et voyons cette affaire;  
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire,  
Et sans...

ARSINOÉ.

Brisons, Madame, un pareil entretien,  
Il pousseroit trop loin votre esprit et le mien;  
Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,  
Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,  
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter;  
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,  
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie,  
Et Monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,  
Remplira mieux ma place à vous entretenir.  
Alceste, il faut que j'aie écrit un mot de lettre,  
Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre;  
Soyez avec Madame, elle aura la bonté  
D'excuser aisément mon incivilité.

## SCÈNE V

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,  
Attendant un moment que mon carrosse vienne;

Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien  
 Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.  
 En vérité, les gens d'un mérite sublime  
 Entraînent de chacun et l'amour et l'estime,  
 Et le vôtre sans doute a des charmes secrets  
 Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.  
 Je voudrois que la cour, par un regard propice,  
 A ce que vous valez rendît plus de justice :  
 Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux  
 Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, Madame? et sur quoi pourrois-je en rien prétendre?  
 Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre?  
 Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,  
 Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices  
 N'ont pas toujours rendu de ces fameux services;  
 Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir,  
 Et le mérite enfin que vous nous faites voir  
 Devroit...

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons mon mérite, de grâce!  
 De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse?  
 Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands  
 D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même;  
 Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême,



Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroi  
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Eh! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,  
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde;  
Tout est d'un grand mérite également doué,  
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué;  
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,  
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer mie  
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.  
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines  
On peut, pour vous servir, remuer des machines,  
Et j'ai des gens en main, que j'emploierai pour vous  
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse?  
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse  
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,  
Une âme compatible avec l'air de la cour;  
Je ne me trouve point les vertus nécessaires  
Pour y bien réussir et faire mes affaires.  
Être franc et sincère est mon plus grand talent,  
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;  
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense  
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.  
Hors de la cour sans doute on n'a pas cet appui;  
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;

Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,  
Le chagrin de jouer de fort sots personnages;  
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,  
On n'a point à louer les vers de messieurs tels,  
A donner de l'encens à madame une telle,  
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour;  
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour,  
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,  
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées:  
Vous méritez sans doute un sort beaucoup plus doux,  
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,  
Que cette personne est, Madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui; mais ma conscience est blessée en effet  
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait:  
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,  
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE.

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement,  
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie, elle est et je la nomme  
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme,  
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, Madame, on ne voit pas les cœurs ;  
Mais votre charité se seroit bien passée  
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être désabusé,  
Il faut ne vous rien dire ; il est assez aisé.

ALCESTE.

Non ; mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,  
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose ;  
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît savoir  
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien ! c'est assez dit, et sur cette matière  
Vous allez recevoir une pleine lumière.  
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.  
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi :  
Là je vous ferai voir une preuve fidèle  
De l'infidélité du cœur de votre belle,  
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,  
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.





## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

**N**ON, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,  
Ni d'accommodement plus pénible à conclure.  
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,  
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;  
Et jamais différend si bizarre, je pense,  
N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.  
« Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,  
Et tomberai d'accord de tout hors de ce point.  
De quoi s'offense-t-il, et que veut-il me dire?  
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?  
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?  
On peut être honnête homme et faire mal des vers;  
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.

*Le Misanthrope.*

Je le tiens galant homme en toutes les manières,  
 Homme de qualité, de mérite et de cœur,  
 Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.  
 Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,  
 Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;  
 Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur;  
 Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,  
 On ne doit de rimer avoir aucune envie,  
 Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »  
 Enfin, toute la grâce et l'accommodement  
 Où s'est avec effort plié son sentiment,  
 C'est de dire, croyant adoucir bien son style :  
 « Monsieur, je suis fâché d'être aussi difficile;  
 Et, pour l'amour de vous, je voudrais de bon cœur  
 Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »  
 Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,  
 Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,  
 Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier,  
 Et la sincérité dont son âme se pique  
 A quelque chose en soi de noble et d'héroïque :  
 C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,  
 Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne  
 De cette passion où son cœur s'abandonne :  
 De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,  
 Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer,

Et je sais moins encor comment votre cousine  
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour dans les cœurs  
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs ;  
Et toutes ces raisons de douces sympathies  
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir ?

ÉLIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.  
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime ?  
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même ;  
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,  
Et croit aimer aussi parfois qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami près de cette cousine  
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;  
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,  
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté,  
Et, par un choix plus juste, on le verroit, Madame,  
Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de facons, et je croi  
Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi :  
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse ;  
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse,  
Et, si c'était qu'à moi la chose pût tenir,  
Moi-même à ce qu'il aime on me verroit l'unir.

Mais, si dans un tel choix, comme tout se peut faire,  
Son amour éprouvoit quelque destin contraire,  
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,  
Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux,  
Et le refus souffert en pareille occurrence  
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,  
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;  
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire  
De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.  
Mais, si par un hymen qui les joindroit eux deux  
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,  
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante  
Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente :  
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,  
Elle pouvoit sur moi, Madame, retomber.

ÉLIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, Madame,  
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme ;  
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,  
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

SCÈNE II

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah ! faites-moi raison, Madame, d'une offense  
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir ?

ALCESTE.

J'ai ce que sans mourir je ne puis concevoir ;  
Et le déchaînement de toute la nature  
Ne m'accableroit pas comme cette aventure.  
C'en est fait... mon amour... Je ne saurois parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE.

O juste Ciel ! faut-il qu'on joigne à tant de grâces  
Les vices odieux des âmes les plus basses !

ÉLIANTE.

Mais encor qui vous peut...

ALCESTE.

Ah ! tout est ruiné,  
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné !  
Célimène... Eût-on pu croire cette nouvelle ?  
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.



ÉLIANTE.

Avez-vous pour le croire un juste fondement ?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement.  
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE.

Ah ! morbleu ! mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires.  
C'est de sa trahison n'être que trop certain  
Que l'avoir dans ma poche écrite de sa main.  
Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte  
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte ;  
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,  
Et que, de mes rivaux, je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,  
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,  
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage,  
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui  
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.  
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente  
Qui trahit lâchement une ardeur si constante ;  
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE.

Moi, vous venger ! comment ?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.

Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidèle :  
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle,  
Et je la veux punir par les sincères vœux,  
Par le profond amour, les soins respectueux,  
Les devoirs empressés et l'assidu service  
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatis sans doute à ce que vous souffrez,  
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;  
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,  
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.  
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,  
On fait force desseins qu'on n'exécute pas :  
On a beau voir pour rompre une raison puissante,  
Une coupable aimée est bientôt innocente ;  
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,  
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non, l'offense est trop mortelle,  
Il n'est point de retour, et je romps avec elle ;  
Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais,  
Et je me punirois de l'estimer jamais.  
La voici. Mon courroux redouble à cette approche ;  
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,

Pleinement la confondre, et vous porter après  
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

## SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE.

O Ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

CÉLIMÈNE.

Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître,  
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,  
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable  
A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;  
Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux,  
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire ;  
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison,  
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme ;  
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme :  
Par ces fréquents soupçons, qu'on trouvoit odieux  
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux

Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,  
 Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.  
 Mais ne présumez pas que sans être vengé  
 Je souffre le dépit de me voir outragé.  
 Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,  
 Que l'amour veut partout naître sans dépendance,  
 Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,  
 Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.  
 Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte  
 Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;  
 Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,  
 Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.  
 Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,  
 C'est une trahison, c'est une perfidie  
 Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens,  
 Et je puis tout permettre à mes ressentimens.  
 Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;  
 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage :  
 Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,  
 Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;  
 Je cède aux mouvemens d'une juste colère,  
 Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?  
 Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu lorsque dans votre vue  
 J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,  
 Et que j'ai cru trouver quelque sincérité

Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah ! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre !

Mais pour le mettre à bout j'ai des moyens tous prêts :

Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits.

Ce billet découvert suffit pour vous confondre,

Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit.

CÉLIMÈNE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse ?

ALCESTE.

Quoi ! vous joignez ici l'audace à l'artifice !

Le désavouerez-vous pour n'avoir point de seing ?

CÉLIMÈNE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main ?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse

Du crime dont vers moi son style vous accuse ?

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi ! vous bravez ainsi ce témoin convaincant,

Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte

N'a donc rien qui m'outrage et qui vous fasse ~~honte~~

CÉLIMÈNE.

Oronte? Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.  
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :  
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?  
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE.

Mais, si c'est une femme à qui va ce billet,  
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! le détour est bon, et l'excuse admirable !  
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait,  
Et me voilà par là convaincu tout à fait.  
Osez-vous recourir à ces ruses grossières?  
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?  
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,  
Vous voulez soutenir un mensonge si clair,  
Et comment vous pourrez tourner pour une femme  
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme.  
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,  
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE.

Il ne me plaît pas, moi.

Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire  
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter prenez un peu souci  
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire, et, dans cette occurrence,  
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,  
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie;  
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,  
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,  
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.  
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,  
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE.

Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé?  
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?  
Quoi! d'un juste courroux je suis ému contre elle,  
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle!  
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,  
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;  
Et cependant mon cœur est encore assez lâche  
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,  
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris  
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!  
Ah! que vous savez bien ici contre moi-même,  
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême,  
Et ménager pour vous l'excès prodigieux  
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!  
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,

Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable;  
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent,  
A vous prêter les mains ma tendresse consent;  
Efforcez-vous ici de paroître fidèle,  
 Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,  
 Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.  
 Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre  
 A descendre pour vous aux bassesses de feindre,  
 Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,  
 Je ne le dirois pas avec sincérité!  
 Quoi! de mes sentiments l'obligeante assurance  
 Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?  
 Auprès d'un tel garant sont-ils de quelque poids?  
 N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?  
 Et, puisque notre cœur fait un effort extrême,  
 Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime;  
 Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,  
 S'oppose fortement à de pareils aveux,  
 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle  
 Doit-il impunément douter de cet oracle,  
 Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas  
 A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?  
 Allez, de tels soupçons méritent ma colère,  
 Et vous ne valez pas que l'on vous considère :  
 Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité  
 De conserver encor pour vous quelque bonté;  
 Je devrois autre part attacher mon estime,



Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah ! traîtresse, mon foible est étrange pour vous !  
Vous me trompez sans doute avec des mots si doux ;  
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :  
A votre foi mon âme est toute abandonnée ;  
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,  
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime

ALCESTE.

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême,  
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,  
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.  
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,  
Que vous fussiez réduite en un sort misérable,  
Que le Ciel en naissant ne vous eût donné rien,  
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,  
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice  
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,  
Et que j'eusse la joie et la gloire, en ce jour,  
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMÈNE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !  
Me préserve le Ciel que vous ayez matière...  
Voici monsieur Du Bois plaisamment figuré.

SCÈNE IV

DU BOIS, CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE.

Que veut cet équipage et cet air effaré?  
Qu'as-tu ?

Du Bois.

Monsieur...

ALCESTE.

Hé bien ?

Du Bois.

Voici bien des mystères.

ALCESTE.

Qu'est-ce ?

Du Bois.

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi ?

Du Bois.

Parlerai-je haut ?

ALCESTE.

Oui, parle, et promptement.

Du Bois.

N'est-il point là quelqu'un...

ALCESTE.

Ah ! que d'amusement !

Veux-tu parler?

Du Bois.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

Du Bois.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi?

Du Bois.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause?

Du Bois.

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

Du Bois.

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! je te casserai la tête assurément

Si tu ne veux, maraut, t'expliquer autrement.

Du Bois.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine

Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,

Un papier griffonné d'une telle façon

Qu'il faudroit, pour le lire, être pis que démon.

C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;

Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte

ALCESTE.

Eh bien ! quoi ? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,  
Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?

Du Bois.

C'est pour vous dire ici, Monsieur, qu'une heure ensuite,  
Un homme qui souvent vous vient rendre visite  
Est venu vous chercher avec empressement,  
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,  
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,  
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle ?

ALCESTE.

Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

Du Bois.

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.  
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,  
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi ? n'a-t-il voulu te rien spécifier ?

Du Bois.

Non, il m'a demandé de l'encre et du papier,  
Et vous a fait un mot où vous pourrez, je pense,  
Du fond de ce mystère avoir la connoissance.

ALCESTE.

Donne-le donc !

CÉLIMÈNE.

Que peut envelopper ceci ?

ALCESTE.

Je ne sais, mais j'aspire à m'en voir éclairci.  
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?

Du Bois, *après l'avoir longtemps cherché.*  
Ma foi, je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient...

CÉLIMÈNE.

Ne vous emportez pas,  
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,  
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne;  
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour  
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.





## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

**L**a résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,  
Rien de ce que je dis ne me peut détourner;  
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,  
Et je veux me tirer du commerce des hommes.  
Quoi ! contre ma partie on voit tout à la fois  
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;  
On publie en tous lieux l'équité de ma cause,  
Sur la foi de mon droit mon âme se repose,  
Cependant je me vois trompé par le succès :

J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès!  
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,  
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!  
Toute la bonne foi cède à sa trahison!  
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!  
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,  
Renverse le bon droit et tourne la justice!  
Il fait par un arrêt couronner son forfait;  
Et, non content encor du tort que l'on me fait,  
Il court parmi le monde un livre abominable  
Et de qui la lecture est même condamnable,  
Un livre à mériter la dernière rigueur,  
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur!  
Et, là-dessus, on voit Oronte qui murmure  
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!  
Lui qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,  
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,  
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,  
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée,  
Et, parce que j'en use avec honnêteté,  
Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,  
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!  
Le voilà devenu mon plus grand adversaire,  
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,  
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!  
Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!  
C'est à ces actions que la gloire les porte!  
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,  
La justice et l'honneur, que l'on trouve chez eux!

Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge;  
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.  
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,  
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,  
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites :  
Ce que votre partie ose vous imputer  
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;  
On voit son faux rapport lui-même se détruire,  
Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui ! De semblables tours il ne craint point l'éclat,  
Il a permission d'être franc scélérat,  
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,  
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné  
Au bruit que contre vous sa malice a tourné :  
De ce côté, déjà, vous n'avez rien à craindre ;  
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,  
Il vous est, en justice, aisé d'y revenir,  
Et contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.

Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,  
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse :  
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,  
Et je veux qu'il demeure à la postérité



Comme une marque insigne, un fameux témoignage  
De la méchanceté des hommes de notre âge.  
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter,  
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester  
Contre l'iniquité de la nature humaine,  
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus :  
Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus ?  
Aurez-vous bien le front de me vouloir en face  
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :  
Tout marche par cabale et par pur intérêt ;  
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,  
Et les hommes devroient être faits d'autre sorte ;  
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité  
Pour vouloir se tirer de leur société ?  
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,  
Des moyens d'exercer notre philosophie ;  
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;  
Et, si de probité tout étoit revêtu,  
Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles,  
La plupart des vertus nous seroient inutiles,  
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir sans ennui  
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui ;  
Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde,  
En beaux raisonnements vous abondez toujours ;  
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.  
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :  
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire,  
De ce que je dirois je ne répondrois pas,  
Et je me jetteroïs cent choses sur les bras.  
Laissez-moi sans dispute attendre Célîmène :  
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;  
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,  
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non, de trop de souci je me sens l'âme émuee  
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin  
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre,  
Et je vais obliger Éliante à descendre.

## SCÈNE II

ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'est à vous de voir si par des nœuds si doux,  
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous ;

Il me faut de votre âme une pleine assurance :  
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.  
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,  
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;  
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,  
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,  
De le sacrifier, Madame, à mon amour,  
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,  
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissements ;  
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.  
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre ;  
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, *sortant du coin où il s'étoit retiré.*

Oui, Monsieur a raison ; Madame, il faut choisir,  
Et sa demande ici s'accorde à mon désir ;  
Pareille ardeur me presse et même soin m'amène :  
Mon amour veut du vôtre une marque certaine.  
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,  
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monsieur, d'une flamme importune  
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, Monsieur, jaloux ou non jaloux,  
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE.

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoi ! sur un pareil choix vous semblez être en peine ?

ALCESTE.

Quoi ! votre âme balance et paroît incertaine ?

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu ! que cette instance est là hors de saison,

Et que vous témoignez tous deux peu de raison !

Je sais prendre parti sur cette préférence,

Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :

Il n'est point suspendu sans doute entre vous deux,

Et rien n'est si tôt fait que le choix de nos vœux.

Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte

A prononcer en face un aveu de la sorte :

Je trouve que ces mots qui sont désobligeants  
Ne se doivent point dire en présence des gens ;  
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,  
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière,  
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins  
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende,  
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande ;  
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,  
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.  
Conserver tout le monde est votre grande étude ;  
Mais plus d'amusement et plus d'incertitude :  
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,  
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus.  
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,  
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,  
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice !  
Ce que vous demandez a-t-il de la justice,  
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?  
J'en vais prendre pour juge Éliante, qui vient.

SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE,  
ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE.

Je me vois, ma cousine, ici persécutée  
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.  
Ils veulent l'un et l'autre avec même chaleur  
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,  
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,  
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.  
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici ;  
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,  
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

## SCÈNE DERNIÈRE

ACASTE, CLITANDRE, ARSINOË,  
PHILINTE, ÉLIANTE, ORONTE, CÉLIMÈNE,  
ALCESTE.

ACASTE.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,  
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE.

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici,  
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOË.

Madame, vous serez surprise de ma vue ;  
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue :  
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi  
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.  
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime  
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime ;  
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,  
Et, l'amitié passant sur de petits discords,  
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie

Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, Madame, voyons, d'un esprit adouci,  
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.  
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre?

CLITANDRE.

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre?

ACASTE.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,  
Et je ne doute pas que sa civilité  
A connoître sa main n'ai trop su vous instruire;  
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

Vous êtes un étrange homme de condamner mon enjouement,  
et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque  
je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et, si  
vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense,  
je ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de  
vicomte...

Il devrait être ici.

Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez  
vos plaintes, est un homme qui ne sauroit me revenir; et, de-  
puis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans  
un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne  
opinion de lui. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit marquis, qui me tint hier longtemps la main,  
je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne, et



ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

(*A Alceste.*)

A vous le dé, Monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste...

(*A Oronte.*)

Voici votre paquet.

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit, et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me diverts pas toujours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire plus que je ne voudrais dans toutes les parties où l'on m'entraîne, et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le douxereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens, et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,  
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.

Il suffit : nous allons l'un et l'autre en tous lieux  
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, et belle est la matière,  
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère,  
Et je vous ferai voir que les petits marquis  
Ont pour se consoler des cœurs du plus haut prix.

ORONTE.

Quoi ! de cette façon je vois qu'on me déchire  
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire,  
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,  
A tout le genre humain se promet tour à tour !  
Allez, j'étois trop dupe, et je vais ne plus l'être ;  
Vous me faites un bien, me faisant vous connaître ;  
Je profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,  
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

(*A Alceste.*)

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,  
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.

ARSINOÉ.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir,  
Je ne m'en saurois taire, et me sens émouvoir.  
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?  
Je ne prends point de part aux intérêts des autres ;  
Mais Monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,  
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,  
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,  
Devoit-il...

ALCESTE.

Laissez-moi, Madame, je vous prie,  
Vider mes intérêts moi-même là-dessus,  
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.  
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,  
Il n'est point en état de payer ce grand zèle,  
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,  
Si par un autre choix je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée,  
Et que de vous avoir on soit tant empressée?  
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,  
Si de cette créance il peut s'être flatté.  
Le rebut de Madame est une marchandise  
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.  
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.  
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.  
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,  
Et je brûle de voir une union si belle.

*(Elle se retire.)*

ALCESTE.

Hé bien! je me suis tu, malgré ce que je voi,  
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.  
Ai-je pris sur moi-même un assez grand empire,  
Et puis-je maintenant...

CÉLIMÈNE.

Oui, vous pouvez tout dire  
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plain  
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.

J'ai tort, je le confesse, et mon âme confuse  
 Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.  
 J'ai des autres ici méprisé le courroux,  
 Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.  
 Votre ressentiment sans doute est raisonnable ;  
 Je sais combien je dois vous paroître coupable,  
 Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,  
 Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.  
 Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé ! le puis-je, traîtresse ?

Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse,  
 Et quoiqu'avec ardeur je veuille vous haïr,  
 Trouvai-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir ?

(*A Éliante et Philinte.*)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,  
 Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.  
 Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,  
 Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,  
 Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,  
 Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.  
 Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits,  
 J'en saurai dans mon âme excuser tous les traits,  
 Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse  
 Où le vice du temps porte votre jeunesse,  
 Pourvu que votre cœur veuille donner les mains  
 Au dessein que j'ai fait de fuir tout les humains,  
 Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,  
 Vous soyez sans tarder résolue à me suivre.

*Le Misanthrope.*

15

C'est par là seulement que dans tous les esprits  
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,  
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,  
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,  
Et dans votre désert aller m'ensevelir !

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,  
Que vous doit importer tout le reste du monde ?  
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents ?

CÉLIMÈNE.

La solitude effraie une âme de vingt ans ;  
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,  
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.  
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,  
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds,  
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non, mon cœur à présent vous déteste,  
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.  
Puisque vous n'êtes point en des liens si doux  
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,  
Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage  
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

*(Célimène se retire, et Alceste parle à Éliante.)*

Madame, cent vertus ornent votre beauté,  
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité ;  
De vous, depuis longtemps, je fais un cas extrê

Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,  
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,  
Ne se présente point à l'honneur de vos fers :  
Je m'en sens trop indigne, et commence à connoître  
Que le Ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naître ;  
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas  
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas,  
Et qu'enfin...

ÉLIANTE.

Vous pouvez suivre cette pensée ;  
Ma main de se donner n'est pas embarrassée,  
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,  
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah ! cet honneur, Madame, est toute mon envie,  
Et j'y sacrifierois et mon sang et ma vie.

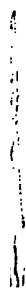
ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,  
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments.  
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,  
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,  
Et chercher sur la terre un endroit écarté  
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chose  
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.







## NOTES

---

P. 5. La *Lettre sur le Misanthrope* est de Jean Donneau de Vizé. Elle fut imprimée sans nom d'auteur en tête de l'édition originale de la comédie, dans les *Œuvres*, 1674, et reproduite en 1682 avec la signature I. D. D. V.

12, l. 24. *Leurs vies*. Var. de 1682 : *leurs vices*.

15, 24. *Misanthrope amoureux*. — Les *Registres de la Librairie*, à la date du 21 décembre 1666, donnent au *Misanthrope* le sous-titre de *l'Atrabilaire amoureux*.

### ACTE PREMIER.

22, 26. *Et si, par un malheur, j'en avais fait autant*, Cf. *Femmes savantes* (acte IV, sc. 11). Clitandre :

*Et moi, par un malheur, je m'aperçois, Madame...*

24, 23. *Pleine franchise*, franchise absolue, complète, comme plus loin (p. 31) :

*Cette pleine droiture où vous vous renfermez.*

26, 5. *Ces deux frères que peint l'ÉCOLE DES MARIS*. Sganarelle et Ariste.

— 13. *Je vous dirai tout franc*. Cf. Cléante dans *Tartuffe* (acte I, sc. vi) :

*Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.*



27, 5. *Et les autres, pour être aux méchants complaisants.* — On demandait à Timon d'Athènes, dit le Misanthrope, pourquoi il haïssait tous les hommes : « Je hais les méchants, répondit-il, parce qu'ils le méritent, et les autres parce qu'ils ne haïssent pas les méchants. » (Érasme, *Recueil d'apophtegmes.*)

— 19. *Son misérable honneur ne voit pour lui personne.* Cf. *Impromptu de Versailles*, sc. 1 : « Un misérable honneur dont personne ne se soucie. »

28, 9. *Et veut que l'on soit sage avec sobriété.* — A rapprocher de cette parole de saint Paul (*Ep. ad Rom.*, xii, 3) : *Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.*

— 13. *Fléchir au temps, se plier, obéir, se conformer aux mœurs du temps.*

— 25. *Qui raisonne.* — Var. de 1682 : « qui raisonnez si bien. »

30, 24. *Plaiderie*, vieux mot peu usité depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, pour plaidoirie.

31, 14. *Semble.* Grammatically, il faudrait *semblent*.

32, 27. *La cousine.* Var. de 1682 : « Sa cousine. »

34, 10. *Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.* — Molière emploie fréquemment *prétendre* comme verbe actif. Voir plus loin, p. 104, et encore *Dom Garcie* (acte I, sc. 1 et v), *l'École des Maris* (acte I, sc. 11), *les Fâcheux* (acte II, scène 14), *Mélicerte* (acte I, sc. v), *l'Avare* (acte IV, sc. 111).

35, 29. *Je suis mal propre.* Cf. *les Amants magnifiques* (acte I, sc. 11) : « Je me sens *mal propre* à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi. »

36, 14. *C'est un sonnet.* — On saurait peut-être quel fut le modèle principal qui posa pour Oronte si l'on trouvait, dans un des nombreux recueils du temps, le fameux sonnet, quelquefois attribué à Benserade, comme on a trouvé le madrigal « sur un carrosse de couleur amarante » :

sonnet « à la princesse Uranie », dans les *Poésies* de Cotin, imprimées neuf ans avant la première représentation des *Femmes savantes*. Mais, jusqu'à ce que cette découverte soit faite, nous pouvons admettre que Molière a composé lui-même le sonnet d'Oronte sur le modèle de ce qu'il appelait expressivement « des vers de qualité », comme en faisaient M. de Saint-Aignan, un des premiers gentilshommes de la Chambre, et M. de Montausier lui-même, le principal auteur de la *Guirlande de Julie*, qui aurait ainsi posé à la fois pour l'homme aux rubans verts et pour l'homme au sonnet.

37, 20. *Morbleu ! vil complaisant.* Variante de 1682 : « *Hé quoi ! vil complaisant.* »

— 26. *On désespère alors qu'on espère toujours.* — La chute de ce sonnet est imitée de deux vers d'*El Burlador de Sevilla*, que M. Moland traduit ainsi :

*Quand jouir d'un bien on espère,  
En espérant on désespère.*

40, 5. *Il est bon à mettre au cabinet.* — On a proposé diverses interprétations de ce mot. Les uns, les plus nombreux, le prennent dans le sens de meuble à serrer les papiers. Les autres, Génin en tête, pensent que Molière a cherché l'équivoque, et le parterre le comprend ainsi. L'interprétation proposée par M. E. Cottinet, dans le *Moliériste* d'août 1883, n'est pas la moins ingénieuse : elle a fait faire un grand pas à cette fameuse « question de cabinet ».

Hauteroche, dans la préface de son *Amour qui ne flatte point*, écrivait en 1668 : « Je l'avais condamnée (cette comédie), dès sa naissance, à demeurer dans mon cabinet, pour m'en divertir avec mes amis. »

42, 4. *Je me passerai bien.* Var. de 1682 : « Je me passerai fort. »

## ACTE DEUXIÈME.

46, 23. *Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt ?* — Cf. Scarron, *Plus d'effets que de parolles* : « Il s'était laissé

croître *l'ongle du petit doigt* de la main gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il croyait le plus galant du monde. » (In-8, 1661, p. 4.)

46, 29. *Rhingrave*, haut-de-chausses très ample, sorte de jupon attaché par le bas avec des rubans, dont la mode venait d'être introduite en France par le gouverneur de Maëstricht, Rhein-Graff (comte du Rhin, Rhingrave).

47, 1. *En faisant votre esclave*, en se donnant le rôle de, en feignant d'être votre esclave. Cf. *Dom Juan* (acte V, sc. II) : « Je ferai le vengeur des intérêts du Ciel. »

49, 1. *Un amour si grondeur*. Var. de 1682 : « un *amant* si grondeur. »

— 22. *Vous avez des regards*. Dans le sens d'égards, attentions, prévenances. Var. de 1682 : « Vous avez des *égards*. »

53, 2. *Il se barbouille fort*, il se ridiculise.

— 7. *De gens extravagants*. Var. : « des gens » (1682).

54, 28. *Qu'elle grouille aussi peu*. Var. de 1682 : « qu'elle s'émeut autant. »

56, 4. On voit qu'il se travaille. Var. de 1682 : « qu'il se fatigue. »

59, 10. *L'amour pour l'ordinaire*. C'est, dit-on, tout ce qui reste d'une traduction du *de Rerum Natura*, que Molière aurait commencée, puis jetée au feu dans un mouvement d'impatience. (Voir *Lucrèce*, liv. IV.)

61, 10. *Une jaquette à grand'basques plissées*. D'après la *Marche royale de Leurs Majestés* (1660) les archers du Prévôt de la Connétablie et Maréchaussée de France portaient « des plumes blanches, rouges et bleues, les bandolères à fond bleu, semé de fleurs de lis d'or, bordées d'un galon d'or et d'argent. »

— 11. *Avec du dor dessus*. Cf. *Dom Juan* (acte II) : « Il a du dor à son habit. » Les gardes de la maréchaussée portaient sur le dos les marques de leur emploi.

62, 4. *MM. les Maréchaux*. Les maréchaux de France formaient un tribunal qui jugeait les affaires d'honneur entre gentilshommes; ils faisaient le plus souvent office de conciliateurs.

63, 18. *Un homme est pendable*. Souvenir d'une boutade de Boileau contre la *Pucelle* de Chapelain. Voir les *Mémoires* de Brossette.

— 20. *Par la sangbleu!* Var. de 1682 : « par le sangbleu. »

### ACTE TROISIÈME.

65, 6. *Sur les bancs du théâtre*. La scène était alors encombrée de spectateurs, installés sur des bancs, qui ne disparaurent, au plus grand profit de l'illusion théâtrale, qu'en 1759, par les soins de M. de Lauragais.

67, 22. *Vainqueur prétendu*, présumé, futur. C'est dans ce sens que Molière dit ailleurs : gendre prétendu, mari prétendu (*Malade imaginaire*).

71, 19. *Aux ombres du crime*, c'est-à-dire aux apparences du crime. C'est dans le même sens qu'on trouve, à la page suivante, 72, aux ombres d'indécence.

78, 18. *Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse?* — C'est le *Quid Romæ faciam? mentiri nescio!* » de Juvénal.

79, 6. *Essuyer la cervelle*, subir les extravagances. C'est dans le même sens qu'à la troisième scène du deuxième acte (p. 51) Alceste a dit, en parlant des conversations :

*Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.*

80, 16. *Je veux que de tout*. Var. de 1682 : « Je veux que du tout. »

— 18. *Une preuve fidèle*. Cf. Malherbe et Corneille (*Cinna*).

## ACTE QUATRIÈME.

85, 14. *Tâche à se rappeler, à se remettre, à se rasseoir.*

89. Rapprocher cette tirade d'Alceste et plusieurs vers de cet acte de *Dom Garcie de Navarre* (acte II, sc. v, et acte IV, sc. vii).

93, 23. *En ne s'assurant pas, en n'ajoutant pas foi.*

95, 4. *Que veut cet équipage?* Dubois est en costume de voyage, botté, un fouet de poste à la main.

— 25. *Ah! que d'amusement!* que de détours, que de retard! Cf. *Id.* (acte V, sc. ii, p. 186).

96, 27. *Pis que démon.* Var. de 1682 : « pis qu'un démon. »

## ACTE CINQUIÈME.

100, 10. *Un livre abominable.* On a voulu voir ici une allusion personnelle à Molière, sous le nom duquel ses ennemis auraient fait courir un libelle infâme; mais personne n'a jamais cité même le titre de cet ouvrage, et c'est par une supercherie condamnable qu'un certain Auguste Ménard, usurpant le nom si honorablement connu de Louis Ménard, a imprimé naguère, sous le titre de *Livre abominable qui courait sous le nom de Molière* en 1665, je ne sais quel ramas de mauvais vers composés, plus de dix ans après, contre Colbert et en faveur de Fouquet. *Le Moliériste*, ayant cru de son devoir de démasquer la fourberie, fut condamné de ce fait à 25 francs d'amende et put s'écrier avec Alceste : « *J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès!* »

104, 4. *Feindre à me le faire voir*, hésiter à. Cf. *Dom Juan* (acte III, sc. iv); *Malade imaginaire* (acte I, sc. v).

— 6. *Prétendre*, verbe actif. Voir la note de la page 34.

106, 15. *Amusement.* Voir la note de la page 95.

109, 13. *Vous êtes un étrange homme*. Var. de 1682 :  
« Vous êtes un étrange homme, *Clitandre*. »

110, 2. *L'homme aux rubans verts*. Le vert était, à cette époque, une couleur démodée. Sous Henri III, le vert passait pour être « la livrée des fous ». (VIRET, *la Mort de Henri III*, p. 345.)

— 8. *L'homme à la veste*. Var. de 1682 : « l'homme au sonnet. »

— 15. *Je vous trouve à dire*, je vous désire, je vous souhaite.

111, 7. *Des cœurs du plus haut prix*. Var. de 1682 :  
« de plus haut prix. »

112, 13. *Créance*, croyance, pensée.

115. On trouve, dans une traduction allemande de Molière, publiée à Hambourg en 1752, un nouveau dénouement du *Misanthrope*, composé par un gentilhomme allemand « célèbre par ses poésies françaises », qui pourrait bien être le baron de Bielfeld. Cette « scène dernière » a été publiée par le *Moliériste* en 1879 (tome I, page 122).



**A PARIS**  
**DES PRESSES DE D. JOUAUST**

**Rue de Lille, 7**

**M DCCC XCII**







1

—



The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

**Harvard College Widener Library**  
**Cambridge, MA 02138      617-495-2413**



**Please handle with care.**  
Thank you for helping to preserve  
library collections at Harvard.



Library  
79 402 996